

hopala!

débats de bretagne et d'ailleurs

FABRICE BOUTHILLON

MARIE-JOSÉ CHRISTIEN

MICHEL DENIS

JEAN GUÉNÉGUIAT

CHRISTIAN GUYONVARC'H

JACQUES JOSSE

DANIEL KERNALEGENN

ALAIN KERVERN

MARIE-THÉRÈSE LAOD

RONAN LE COADIC

RONAN LE PROHON

FRANÇOISE MORVAN

GLAODA MORVAN

ARISTIDE NERRIÈRE

FAÑCH PERU

BERNARD POIGNANT

YVES PLUSQUELLEC

JOSEPH RIO

AGNÈS ROGLIANO

JEAN-CLAUDE ROGLIANO

n° 1

juin - août 1999

Envoi

C'était la cohue à la librairie Dialogues de Brest lors du lancement, le 1^{er} mars de la revue *noir/blanc*, alors que devant plus de 150 personnes nous annoncions déjà 101 abonnés. «Enfin une revue culturelle en Bretagne» s'exclamaient bientôt *Le Peuple Breton* en préambule d'un article élogieux. Fin avril, nous étions même à la une de *Bretons d'Amérique*. Tous les espoirs étaient permis. Des témoignages de soutien nous parvenaient de toutes parts. Avec quatre-vingts abonnés supplémentaires en deux mois, notre survie était quasiment assurée, quand patatras ! une lettre nous est parvenue qui nous mettait en demeure de renoncer à la dénomination *noir/blanc*. Nous n'avons pas voulu risquer le procès. Nous avons préféré garder toute notre énergie pour l'essentiel : la revue elle-même.

La revue *noir/blanc* change donc de nom et s'appelle désormais *hopala ! débats de Bretagne et d'ailleurs* et notre association « Association HOPALA ! » (adresse inchangée).

hopala !, c'est *noir/blanc* dans sa version qu'on espère définitive, c'est *noir/blanc* à la puissance breizh, avec l'humour en prime.

hopala ! débats de Bretagne et d'ailleurs, c'est la même volonté d'accompagner et d'interroger le bouillonnement que chacun peut constater aujourd'hui en Bretagne, le même désir de faire cohabiter dans une même revue deux traditions peu habituées à échanger, celle qui privilégie le débat d'idées et celle qui s'attache surtout à la création littéraire, le même esprit d'ouverture sur les cultures les plus diverses, la même revue de 96 pages au format et à la maquette inchangés, qui fait siens les principes fondateurs énoncés lors de la sortie de *noir/blanc*. Nous croyons toujours

- que c'est par le particulier qu'on accède à l'universel et que l'inverse n'est pas vrai ;
- que la culture bretonne est une culture à part entière ;
- que la culture bretonne est plurielle ;
- que le temps est venu pour la Bretagne d'affirmer sa culture au présent ;
- que pour se comprendre et s'affirmer, cette culture doit réfléchir à sa spécificité ;
- qu'il n'est pas de culture sans débat (c'est à dire sans méfiance envers toutes les formes d'orthodoxie et de consensus), sans critique (et sans autocritique), sans créativité, sans démocratie ;
- que la culture ne se décrète pas d'en haut.

En vous abonnant, vous nous donnerez les moyens de surmonter l'épreuve que nous traversons et de faire sous un nouveau nom la revue que nous avons promise

hopala !

hopala !

débats de Bretagne et d'ailleurs

n° 1

juin - août 1999

DIRECTEUR

Jean-Yves Le Disez

DIRECTEUR ADJOINT

Andrew Lincoln

COMITÉ DE RÉDACTION

Mary-Ann Constantine,
Alain Kervern,
Jean-Yves Le Disez,
Andrew Lincoln,
Roland Michon,
Joseph Rio.

Librairies partenaires

Vous trouverez *hopala !* dans les librairies dont les noms suivent :

- Ar Bed Keltiek (Brest et Quimper)
- Dialogues (Brest)
- Le Grand Jeu (Brest)
- Ar Vro (Douarnenez)
- CapLan & Co (Guimaëc)
- Gwalarn (Lannion)
- Librairie-papeterie du Conquet (Le Conquet)
- Librairie L'Imaginaire (Lorient)
- André (Morlaix)
- La Nuit Bleu Marine (Morlaix)
- Vent d'Ouest (Nantes)
- Le champ des livres (Plougastel-Daoulas)
- Espace Culturel (Quimper)
- Coop Breizh (Rennes)
- An Alarc'h (Saint-Brieuc)

Cette liste n'est pas définitive.

Toutes les librairies qui souhaitent nous rejoindre sont naturellement les bienvenues.

Saisie et mise en pages : Katalin Boronkai

hopala ! – débats de Bretagne et d'ailleurs
Revue trimestrielle

Éditée par l'Association HOPALA !
(Plougastel-Daoulas)

n° ISSN : en cours

Soutenue par l'Institut Culturel de Bretagne
(Conseil Régional de Bretagne), la DRAC Bretagne
et la commune de Plougastel-Daoulas.

Rédaction : *hopala !*,

BP. 27, 29470 Plougastel-Daoulas.

Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.

La revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont confiés.

© Association HOPALA ! pour la traduction
des textes en français.

© les auteurs pour les textes.

Sommaire

De noir/blanc à hopala ! 5

AUTOUR DU GWENN-HA-DU

SEPT TÉMOIGNAGES

- M. Denis, Les drapeaux ne sont pas des icônes 8
J. Guéguénat, Sublimation du *Gwenn-ha-du* 9
C. Guyonvarc'h, *Gwenn-ha-du*, un symbole à partager 11
D. Kernalegenn, Ar *Gwenn-ha-du* 12
R. Le Coadic, Ce que m'inspire le *Gwenn-ha-du* 15
R. Le Prohon, Mon drapeau 16
B. Le Poignant, Un signe de reconnaissance 17

FRANÇOISE MORVAN, Blanche hermine, noir drapeau 20

CELTITUDE(S)

- Fabrice Bouthillon, À propos du *Principe d'Inceltitude* 28
Joseph Rio, Extravagante celtitude ! 31

Jacques Josse, Paulo est en voyage 48

HAÏKU

- M. T. Laod & G. Morvan, An haïku e brezhoneg 52
Alain Kervern, Comme un vent fou dans la cascade 56
Fañch Peru, Rod ar miziou / La roue des saisons 60

Yves Plusquellec par lui-même 62

Spered Gouez, esprit sauvage, par Marie-José Christien 64

LA CORSE

- Jean-Claude Rogliano, Quand le chant se fait mémoire 70
Aristide Nerrière, La Corse à cœur ouvert 74
Agnès Rogliano, De chair et de sève 75
La Corse en cinq titres, par J.-C. Rogliano 79

Impressions 81

La balle au bond 87

ÉDITORIAL

IDENTITÉ

HUMEUR

MOTS CLÉS

ENTRETIEN

NOUVELLE

LENNEGEZH/LITTÉRATURE

PORTRAIT

BARZONIEZH/POÉSIE

ARTISTE INVITÉ

REVUE INVITÉE

CULTURE INVITÉE

COMPTES RENDUS

COURRIER DES LECTEURS

De noir/blanc à hopala ! ou pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué

*What's in a name ? that which we call a rose
by any other name would smell as sweet.
(Shakespeare, Romeo and Juliet, ii. I. 43)*

Apprenant notre décision de débaptiser la revue, l'un de nos lecteurs nous écrit : "**noir/blanc** était un bon choix en ce qu'il affirmait d'un même mouvement votre spécificité bretonne et la tension dialectique sans laquelle cette spécificité n'est que folklore". On ne saurait mieux dire.

Mais c'était sans compter avec le monde tel qu'il est. Prononcé "**noir sur blanc**", ce nom portait apparemment atteinte à d'autres, qui ont eu le mérite d'y penser avant nous et de déposer leur marque. Notre intention n'ayant jamais été de nuire aux intérêts, y compris commerciaux, de qui-conque, nous avons reconnu notre maladresse et décidé de changer de nom. Tous bénévoles, nous plaçons pour le droit à un certain amateurisme (qui n'exclut pas une certaine exigence). Pour la même raison, et même en y consacrant tous nos loisirs, nous aurons parfois quelque mal à tenir les délais... D'avance merci de votre indulgence.

Nous changeons donc de nom mais non point de cap. Au contraire. Ce contretemps, nous allons le mettre à profit pour mieux rebondir, pour vous donner, du moins l'espérons-nous, une revue qui, sous un autre nom, sera encore plus **noir/blanc** que **noir/blanc**.

Le choix du nom « **hopala !** », complété de la mention « *débats de Bretagne et d'ailleurs* », est une façon pour nous de marquer notre attachement à la culture populaire tout en insistant sur l'importance à nos yeux du débat et de l'ouverture sur l'Autre.

Cette fois, nous avons pris la précaution de vérifier que ce nom n'était pas déposé. Mais il faut croire qu'il n'existe plus un seul nom disponible. Nous avons appris il y a quelques jours qu'il existait à Nantes une "association Hopala !", spécialisée dans la bande dessinée ! Dans le meilleur esprit associatif et avec une bonne humeur que nous saluons, celle-ci accepte la cohabitation. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? Hopala ! et **hopala ! débats de Bretagne et d'ailleurs** peuvent non seulement coexister mais, qui sait ? s'entraider.

Avant de rencontrer notre public, nous n'avions, pour nous guider, que nos propres intuitions et nos propres analyses de la situation de la culture bretonne aujourd'hui. Grâce aux nombreuses réactions de nos lecteurs, nous savons maintenant un peu mieux où nous nous situons dans cette culture et quelle peut y être notre contribution.

Parmi les reproches qui nous été adressés, il en est un qui appelle une réponse. La revue ne serait pas assez "sérieuse". On nous reproche de ne pas confier à des spécialistes "incontestés" le soin de donner leur point de vue sur les questions que nous abordons. Il nous faut donc lever un malentendu : **hopala !** n'est pas une revue universitaire. Ceux qui y prennent la plume, même lorsqu'il se trouve qu'ils sont aussi universitaires, n'expriment pas la vérité mais leur vérité (du moment). **hopala !**, qui conteste l'hégémonie sous toutes ses formes, se veut avant tout une tribune d'expression libre, en dehors des cadres disciplinaires nécessaires à la recherche. Elle conteste, par principe, les discours incontestés ou prétendus incontestables.



Sans titre
Linogramme, 1985
(22,4 x 25)

Autre malentendu : le choix du nom *noir/blanc*. Certains, malgré le texte intitulé "Envoi", dans lequel nous exposons nos principes fondateurs, n'y ont vu qu'une allusion directe au drapeau breton. Au lieu de nous en offusquer — sans être primordiale, l'allusion était naturellement présente —, nous avons pensé que l'occasion nous était donnée là de réfléchir sur la symbolique du *gwenn-ha-du*. D'autant qu'en nous adressant un article provocant sur le sujet, Françoise Morvan nous avait lancé un défi quant au degré d'ouverture de nos débats. Sa contribution forme la seconde moitié d'un dossier dont la première moitié est composée de sept autres témoignages. Le moins qu'on puisse dire est que la liste de ces personnalités qui ont accepté notre invitation à nous dire « ce que [leur] inspire le *gwenn ha du* » est flatteuse pour notre jeune revue...

Nous avons dit, au moment du lancement, notre souci de ne pas recréer le débat mais, au contraire de le susciter. Solliciter des articles est un moyen* mais, fort heureusement, nous recevons aussi un abondant courrier en réaction à certaines prises de position. Aussi trouvera-t-on dans ce numéro, une nouvelle rubrique intitulée "la balle au bond" où nous poursuivons le débat par lecteurs interposés. Notre vœu est que cette rubrique occupe une place toujours plus grande.

Nous avons envisagé de créer une rubrique annonçant les manifestations à venir. Nous avons décidé, sauf exception, d'y renoncer. Notre ambition n'est pas de concurrencer des publications plus professionnelles capables de couvrir, mieux que nous, l'actualité culturelle. Notre souci est plutôt d'offrir à tous ceux qui le souhaitent un lieu de débat et de création qui, sans nier l'actualité, peut s'en détacher. Un tel recul nous paraît indispensable.

Le changement dans la continuité : ainsi pourrait-on résumer le contenu de ce n°1 de *hopala !* La culture invitée est, comme prévu, la Corse ; la poésie y occupe, comme prévu, une place de choix. Mais le drapeau — peut-être parce que l'actualité, à laquelle nous ne sommes malgré tout pas insensibles, l'a mis au devant de la scène — est venu concurrencer la celtitude, notre second dossier. Ainsi, en guise d'adieu et de clin d'œil, ce numéro va vers des lecteurs qu'on espère toujours plus nombreux en arborant des couleurs qui s'opposent pour mieux se compléter.

hopala !

* Aussi renouvelons-nous ici notre appel à contributions, en précisant cette fois que nous sommes particulièrement (mais non exclusivement) intéressés dans l'immédiat par les thèmes suivants : la « dévolution » en Grande-Bretagne, le concept de « celtitude » (n°2), les médias (n°3) et les usages de la « tradition ». Nous rappelons par ailleurs que nous aimerions publier dans chaque numéro une nouvelle bretonne ou d'inspiration bretonne. Pour plus de détails, voir p. 91.



Les drapeaux ne sont pas des icônes

MICHEL DENIS

Nous avons posé à une dizaine de personnalités bretonnes la question "que vous inspire le *gwenn ha du* ?". Sept nous ont fait l'amitié de répondre. D'autres n'ont pas pu nous faire parvenir leur réponse dans les temps. Ce n'est que partie remise...

Les drapeaux ne sont pas des icônes. À côté de admirables sacrifices consentis pour les justes causes, ils ont accompagné trop de combats douteux et trop de folies guerrières pour que je puisse vénérer l'un d'entre eux, quel qu'il soit. Ils ont aussi couvert trop de propos xénophobes et trop de haines pour que je puisse m'abriter sous les plis d'un seul, à l'exclusion de tous les autres. Ne chargeons donc pas le *gwenn ha du* d'un mysticisme dont on dénoncerait si justement les aberrations s'il s'agissait du drapeau tricolore ou de la bannière étoilée.

Mais, cela dit, je reconnais que tout homme a besoin d'emblèmes et de symboles, comme il a besoin de fêtes et de rites, pour affirmer en commun avec d'autres ses identités multiples. Pour ma part, j'avoue que je me sens chez moi lorsque se mêlent les drapeaux breton, français et européen... sans oublier le drapeau rouge, symbole de justice sociale et d'internationalisme. Ce sont les appartenances viscéralement vécues qui se manifestent à travers le drapeau, tandis que les appartenances imposées par les nécessités ou les hasards de la vie — entreprise ou institution — doivent se contenter d'un logo imaginé par un publicitaire.

Je n'ignore pas ce que le *gwenn ha du* a lui-même d'artificiel et de critiquable, mais il ne sert à rien de chercher aujourd'hui à lui opposer le pavillon blanc à croix noire (XI^e siècle) ou la bannière "d'hermine plain" (XIV^e siècle) comme le font quelques puristes du nationalisme, car ce n'est pas le "droit d'Etat" qui a le plus nourri l'*Emsav* de ce dernier demi-siècle, mais c'est l'affirmation d'une culture spécifique, c'est l'invention d'un modèle de développement économique, c'est la revendication d'un vrai pouvoir régional, à l'encontre du centralisme étatique à la française et des méfaits de la mondialisation en cours. Soyons donc réalistes : c'est le *gwenn ha du* qui, de fait, est devenu depuis les années 60 le signe de reconnaissance

des Bretons ; ne gâchons pas notre plaisir.

Brandir le *gwenn ha du*, c'est proclamer que la fierté d'être Breton a définitivement balayé les complexes, voire la honte d'autrefois ; c'est afficher une certaine unité qui n'exclut ni les clivages sociaux ni le débat démocratique ; c'est réclamer le droit de décider chez soi ce qui est bon pour soi ; c'est refuser le rouleau compresseur de la pensée unique, du modèle politique jacobin et des lois tyranniques du marché.

Est-ce aussi s'affirmer en tant que nation ? Pour ma part, je ne me pose plus la question en ces termes, pour deux raisons : d'abord, il n'existe plus nulle part de souveraineté nationale absolue et il est trop tard pour relancer le mouvement des nationalités qui a avorté au XIX^e siècle ; ensuite, le débat théorique et élitiste autour des mots en *isme* — nationalisme, séparatisme, autonomisme, régionalisme, etc. — me semble dépassé au profit d'une revendication plus concrète et plus compréhensible, la construction pragmatique d'une articulation nouvelle et inédite entre les différents niveaux d'appartenance du peuple breton.

Brandir le *gwenn ha du* aujourd'hui, c'est donc pour moi se réclamer d'un peuple en marche, soucieux de faire respecter ses différences et ses spécificités et de construire son avenir dans un cadre renouvelé de relations externes. Le *gwenn ha du* présent partout, c'est la meilleure réponse donnée à ceux qui de l'extérieur doutent de l'existence d'un profond mouvement breton, allant bien au-delà des militants déclarés.

Historien, ancien président du Conseil Culturel de Bretagne (1978-1982), Michel Denis est président honoraire de l'Université de Rennes 2.

Sublimation du *Gwenn-ha-du*

JEAN GUÉGUÉNIAT

Je n'ai jamais, vraiment, vibré pour le *gwenn-ha-du*. Je ne l'ai jamais bien compris. Oh, on m'a bien expliqué l'alternance de ses raies, la symbolique de ses hermines. On a dû souvent me les dénom-

brer, les associer devant moi à de fantomatiques évêchés. Peine perdue. Comme pour mes rudiments d'informatique, et avec la même négligence pour leur inutilité foncière, j'ai à chaque fois oublié la leçon.

Je n'ai jamais, vraiment, vibré pour le *gwenn-ha-du*. Mon nationalisme n'a nul besoin, me semble-t-il, de se draper dans ses plis et mon militantisme se passe aisément de ses replis. Ma Bretagne serait plutôt multicolore ! Plus que les défaits du passé, elle célébrerait la vie présente, plus que le temps figé, l'incertitude de l'action.

Attention, je ne vous fais pas le coup de " Ma Bretagne " comme d'autres ont chanté " leur " France (celle des travailleurs, celle de 89, celle des barricades, oubliant celle de Vichy ou de Sétif, qui n'en est pourtant pas dissociable). La Bretagne, je la revendique tout entière, avec sa puissance créatrice et l'horreur de son suivisme intellectuel, avec ses explosions extrêmes et sa résignation. " Avec tous ses péchés et quelques-unes de ses grâces ", comme disait Donleavy de " son " Irlande qui n'était pourtant pas la sienne.

Le *gwenn-ha-du* ne peut contenir l'immensité de ces contradictions. Ses états de service sont encore trop ténus. C'est le vert des nationalistes algériens que j'ai vu envahir le parlement de Bretagne en 1961, alors que les CRS matraquaient lors d'un procès collectif contre le F.L.N. Et ce sont les trois couleurs du drapeau basque interdit que l'on levait, en défi, à la face des juges franquistes, en 1970, à Burgos. Le *gwenn-ha-du* en est resté à la première manifestation de masse du nationalisme breton, la victoire du Stade Rennais en coupe de France...

Peu doué pour l'épique, il réussit mieux dans le gadget.

On peut se procurer maintenant, dans les stations-service et les rayons automobiles de nos grands distributeurs, de petites plaquettes rectangulaires faites d'une substance chimiquement active et décorées du drapeau breton. Judicieusement suspendues dans l'habitacle de notre automobile, elles diffusent un éther qui combat avec efficacité les odeurs de tabac, les relents d'un trop long stationnement dans les embouteillages et l'apparition de moisissures sournoises.

Les scientifiques nomment curieusement " sublimation " ce rare passage direct de l'état solide à celui de vapeur, sans intermédiaire liquide.

Se balançant sous mon rétroviseur au gré des hasards de la route, encombrant légèrement mon champ de vision à chaque virage à droite, identitaire et fongicide, lentement mon *gwenn-ha-du* se sublime...

Jean Guéguénat est adjoint à la ville de Brest.

Gwenn-ha-du, un symbole à partager

CHRISTIAN GUYONVARG'H

Les belles âmes qui s'inquiètent ou qui s'indignent d'une présence trop démonstrative des couleurs bretonnes dans nos rues — et même, ô sacrilège ! à Paris devant le siège de la SEITA ou celui de la Thomson — se sont-elles interrogées sur la signification des marées de drapeaux tricolores submergeant les manifestations de feu le Front National unitaire ? Se sont-elles jamais fait la remarque que ce drapeau bleu-blanc-rouge, aux couleurs de Paris et de la monarchie, que tant de mains juvéniles, blanches, noires ou jaunes, agitent sur les Champs-Élysées au soir du 12 juillet 1998, fut aussi, pendant cinq ans, l'emblème du régime de Pétain et des milices de Joseph Darnand autant que celui de la " France Libre " ? Pour paraphraser Gilles Servat, un drapeau peut tout dire, le meilleur et le pire.

Ni idolâtre ni masochiste, je crois en la force salvatrice des symboles quand les faibles n'ont pas la parole.

Le *gwenn-ha-du* doit être compris comme le symbole le plus visuel, le plus aisément reconnaissable d'une identité qui — aurait-elle la naïveté de penser le contraire à une heure ou l'enseignement *e brezhoneg* affronte les vents mauvais du national-jacobinisme ? — n'a pas encore gagné, loin s'en faut, les outils nécessaires à sa pérennité ni même à sa transmission aux toutes prochaines générations. Je suis fortement tenté de penser comme Alan Stivell que le *gwenn-ha-du* et le *Bro gozh ma zadoù* ne seront jamais trop vu ni entendu tant que l'existence du peuple breton et son droit à l'existence n'iront pas de soi pour

nos chers démocrates sortis de l'ENA ou de Polytechnique.

Le *gwenn-ha-du* est un symbole, le symbole d'une identité vivante et qui veut le rester. C'est le "pavillon du cœur" de ceux qui, bien au-delà d'une histoire qui a fait de la Bretagne ce qu'elle est, partagent surtout l'envie de construire un destin commun. Nous savons aussi ce qu'il ne doit pas être : l'objet de récupérations d'une extrême droite, française ou bretonne, qui prospecte tous les terrains de contestation du système libéral dominant et uniformisant. Tous ces militants culturels, politiques ou syndicalistes, qui ont fait en trois ans de ce symbole de résistance et de subversion un symbole d'identification sans exclusive, ne le permettront pas.

Qu'il était beau le *gwenn-ha-du*, en ce soir de mai 1998, quand, se mêlant aux couleurs chatoyantes du Cameroun sur le stade de la route de Lorient à Rennes, il vint rappeler aux huit mille spectateurs de cette première rencontre internationale pour l'équipe de Bretagne, le mariage harmonieux du noir et du blanc.

Ar Gwenn ha Du

DANIEL KERNALEGENN

Je n'ai pas de compétence particulière à l'écriture ; ce n'est sans doute pas une raison suffisante pour ne pas répondre à la sollicitation de *hopala !* de donner mon sentiment sur le "*Gwenn ha Du*". Si j'ai choisi ce style c'est qu'il me permet de procéder par petites touches, un peu à la manière des Impressionnistes, sans avoir à relier forcément ces différentes touches entre elles, ce que je n'aurais pas su bien faire. C'est sans prétention aucune, ce ne sont qu'une partie de mes émotions.

Ar Gwenn ha Du, petra soñjal?
Petra krediñ, p'lec'h 'mañ ar pal?
Kement bro 'zo, kement emsav,
En deus soñjet 'oa ret, 'oa dav,

Kaout ur banniel, 'vel un arouez.
N'eo ket nevez ar mennozh-se.
Pell 'zo dija e oa dioute,
En emgannioù hag er gouelioù.
Met an amzer 'zo aet e-biou.
Petra soñjal hiziv an deiz?
Bezañ lorc'hus, chom diseblant?
Bezañ nec'het pe mezekaet?
Bezañ war sav hag oberiant?
Chom gourvezet dirak e skramm?
Gwelloc'h eo din ar re a stourm,
Ar re a gred, ar re a fiñv,
Ar re eo sklaer o speredoù,
Ar re a gred en o dazont,
Ar re a soñj e ranker mont.
Ar Gwenn ha Du 'zo un arouez.
Taget e vez peogwir 'n eus pouez.
Nebeut a zo 'veze graet goap.
Bremañ 'vez savet uhel en oabl.
Gwelloc'h d'an dud kaout lorc'h enno,
Eus o gwrizioù, kompren o bro,
Evit kaout c'hoant da vont war-raok,
Prenañ startijenn hag ijin,
Ober, krouiñ, noz ha mintin.
Ar Gwenn ha Du 'zo un arouez,
Arouez hor bobl ha netra all.
Degemeret eo muioc'h-muiañ.
Kavet bremañ e pep degouezh.
Displegañ 'ra ez omp Breizhiz,
Ez omp Breizhiz hag hollvedel.
N'omp ket gwelloc'h, n'omp ket falloc'h,
Ul lodenn eus an denelezh.

Penaos e soñj c'hoazh da dud 'zo,
'C'hell ket pep pobl bezañ emren?
Pobloù ar bed n'int ket holl par?
Muioc'h a spered 'zo gant lod?
Penaos kompren seurt dismegañs?
Spi 'zo da gaout, 'vo ket e Breizh.
Tud 'vel Paskwa, Le Pen-Maigret
Pe Chevenement na De Villiers,

A soñj dezho ez int gwelloc'h:
Arabat rannañ ar galloud,
"Les Bretons sont comme des cochons"
Kosovared a rank mont 'maez,
Estranjourien, kuit alese.
Arabat reiñ un tamm galloud
D'ar Vretoned, d'an Euskariz,
'Rabat dilezel hor galloud
Da Europa na da lec'h all.
Pariz a zo e-kreiz ar bed.
Hor Stad a zo unan dinamm.

Trawalc'h bremañ gant seurt diskan:
 Ar gwir hon eus da vezañ ni,
 Da vezañ lodenn eus ar bed.
 Ha da ober gant hor yezh-ni.
 Ar Gwenn ha Du 'zo hon arouez,
 Arouez ar peoc'h, arouez hon nerzh,
 Arouez hor bobl, arouez hor yezh,
 Arouez hor youl da vezañ tud.
 Tud hag a oar ez eus diouto,
 Tud hag a oar e pelec'h 'maint 'vont,
 Asambles gant ar pobloù all.
 Ar Gwenn ha Du 'zo hon arouez.

Le Gwenn ha Du est un symbole.
 Le symbole d'un peuple qui se lève,
 D'un peuple qui veut être lui-même,
 Tout en étant grand ouvert sur le monde.
 Les négationnistes disent
 Que nous sommes refermés sur nous-mêmes :
 Ils veulent tuer notre chien
 Qui n'a pourtant pas la rage.
 Les prudents et les hésitants
 Mettent plein de conditions,
 Prennent plein de précautions,
 Disent qu'il faut faire très attention,
 Mais ne se posent pas tant de questions
 Sur l'existence des autres peuples
 Et trouvent tout un tas d'arguments
 Pour ... ne rien faire ou presque.

Daniel Kernallegenn
 est un membre actif
 du mouvement cultu-
 rel breton.

Ce que m'inspire le Gwenn-ha-du

RONAN LE COADIC

Un drapeau, quel qu'il soit, est un morceau d'étoffe que l'on place en haut d'un mât pour indiquer à quel groupe on appartient. Cette pièce de tissu — telle une cape de torero — sert souvent à exciter les passions, voire à déchaîner la fureur meurtrière ; dans ce cas, elle ne paraît pas sympathique. Et pourtant, il ne s'agit jamais que d'un bout de drap ! Ce qui compte, c'est de savoir ce qu'il représente, qui l'agite et pourquoi.

Que représente-t-il ?

Le *gwenn-ha-du* comporte quatre bandes blanches, qui symbolisent les pays historiques de Bretagne où la langue populaire est le breton, et cinq bandes noires, qui figurent les pays où l'on parle gallo — un dialecte roman de langue d'oïl. Ainsi, à mes yeux, ce drapeau a le mérite de rappeler que les Bretons ne constituent pas une ethnie mais une société qui regroupe en son sein deux communautés culturelles autour d'un même destin.

En outre, le *gwenn-ha-du* évoque pour moi à la fois le passé et le futur. En effet, par le champ d'hermines qu'il contient en haut à gauche — et qui évoque le blason des ducs, constitué à la fin de l'indépendance d'un champ d'hermines sur fond blanc —, il fait référence à l'histoire, au "passé glorieux" des Bretons. Mais par son allure générale, qui rappelle les drapeaux de pays fédéralistes, le *gwenn-ha-du* se veut moderne et tourné vers l'avenir.

Ce qui compte, cependant, c'est moins le symbole que ce que l'on en fait...

Qui l'agite et pourquoi ?

Les marins ne parlent jamais du drapeau mais du "pavillon" breton. Car, en langage maritime, c'est ainsi que l'on désigne la pièce d'étoffe que l'on hisse sur un navire pour indiquer sa nationalité. Et nombreux sont les marins qui ont une histoire à raconter sur tel ou tel commandant ayant abordé un port avec "le pavillon breton au cul du bateau". Ceci constitue bien sûr un comportement illégal — car le

gwenn-ha-du n'a aucune existence légale alors que le pavillon hissé à la poupe d'un navire doit obligatoirement être celui de l'État dont il ressortit —, mais il comble l'équipage d'une fierté complice... Donc, d'une part, les marins se sont approprié le *gwenn-ha-du* ; et, d'autre part, ils lui accordent une grande valeur.

Toutefois, les marins sont loin d'être les seuls à être approprié le *gwenn-ha-du*. Ce drapeau est populaire, il est présent lors de toutes les contestations et il évoque implicitement la résistance au pouvoir central. Les habitants de Plogoff, qui ont fait plier l'État, manifestaient derrière le *gwenn-ha-du*. Les ouvriers CGT de l'arsenal de Brest, les agriculteurs ou les pêcheurs en colère, ne se déplacent jamais sans un ou plusieurs *gwenn-ha-du*.

Ce drapeau n'est pas pour autant devenu uniquement l'emblème de la contestation. Il est de plus en plus présent dans la société, en toute circonstance, et notamment lors des fêtes ou des réjouissances. De plus, il est frappant de constater combien sont nombreux les véhicules qui arborent aujourd'hui un *gwenn-ha-du*, accroché au rétroviseur. Personne n'a donné la " consigne " d'agir de la sorte. Et pourtant des dizaines de milliers d'automobilistes ont accroché ce petit drapeau dans leur véhicule. Que veulent-ils dire par là ? Qu'ils se replient furtivement sur leur identité tribale ? Mais non ! Simplement, qu'ils sont bretons et que, loin d'en être complexés — comme l'étaient, peut-être, leurs parents —, ils le vivent avec dignité et fierté, ce qui pourra leur permettre de bâtir un avenir sans honte ni haine.

Mon drapeau

RONAN LEPROHON

Ce que m'inspire le *gwenn-ha-du* ? Le souvenir suivant.

Avec quelques autres, j'ai créé l'U.D.B. en 1964. Je l'ai quittée en 1982 pour le Parti Socialiste, dont j'ai démissionné au début de 1998 pour revenir à l'Union démocratique bretonne.

Mon premier déplacement militant sous les couleurs de l'U.D.B. retrouvée fut nocturne. Je l'ai raconté à mes proches. Je me sentais bien dans ma peau à mon retour dans ce parti breton à qui j'avais déjà donné ma jeunesse et même plus... La Bretagne était belle,

Sociologue, Ronan Le Coadic est l'auteur de *l'Identité bretonne* (PUR/Terre de Brume, 1998).

cette nuit-là, sous un ciel clair comme elle en a le secret.

Au volant, je pensais à ma fin. Morbidité ? Non : réalisme, car en 1997, j'ai été si gravement malade qu'il a fallu un miracle, celui du talent des médecins et soignants brestois, conjugué à mon refus de " partir " trop tôt, pour que je m'en sorte et puisse signer ce billet aujourd'hui. Ainsi, cette nuit-là, sur la route de Poullaouen, j'étais heureux, tout simplement, de me dire : " Quand, le moment venu, tu partiras, ce sera dans les plis de ton drapeau, du *gwenn-ha-du*. À n'en pas douter, ta famille et tes amis retrouvés de l'U.D.B. ne le voudraient pas autrement ".

À chacun son plaisir, n'est-ce pas ?

Un signe de reconnaissance

BERNARD POIGNANT

Un drapeau c'est un signe, un sens, une histoire. Dans le *gwenn ha du* il me manque un peu de rouge, une touche de «ru», la couleur du combat social, pour l'égalité et la liberté. Les hermines sont des petites bêtes innocentes mais «je ne suis pas un amoureux posthume de la duchesse Anne» pour reprendre l'expression de Morvan Lebesque'. Les neuf bandes blanches et noires correspondant aux neuf pays-évêchés de Bretagne n'entraînent pas mon adhésion au slogan «breton et catholique toujours». Chacun a en mémoire les dérives et compromissions possibles de ce programme.

Que signifie alors cet emblème ? Est-il le drapeau d'un État ? Non parce qu'il n'y a pas d'État breton. Et je ne veux pas y voir ce signe parce que je ne suis pas séparatiste. Est-il le drapeau d'un peuple ? Non parce que je me sens appartenir au peuple français et je ne suis pas autonomiste. Est-il le drapeau d'une nation ? Non parce que même si cette possibilité eut pu exister, l'histoire n'a pas façonné de nation bretonne et il est aujourd'hui stérile d'imaginer qu'elle repassera le plat.

Je crois que la population qui vit définitivement ou momenta-

Ronan Leprohon, co-directeur du journal *Le Peuple breton*, enseigne à l'Université de Brest.

nément en Bretagne regarde l'emblème "blanc et noir" comme un signe de reconnaissance, chargé de beaucoup d'affection pour la région et d'attachement à son avenir. Elle ne le ressent pas comme un drapeau de libération nationale.

Deux événements récents illustrent bien le regard porté par cette population sur les couleurs. 12 juillet 1998, le tricolore bleu-blanc-rouge envahit les villes et les villages de France : il est le signe de l'appartenance nationale à l'occasion d'un grand succès sportif de son équipe, fier de la diversité de sa composition. Le drapeau est alors celui de valeurs, de principes, ceux de la République.

16 mars 1999 à Bercy, les «Bretagnes» se retrouvent autour de groupes musicaux qui ont en ce moment la faveur du public. Le *gwenn ha du* est très présent dans la salle : il est alors, à mes yeux, un signe de reconnaissance de celles et ceux qui ont choisi de vivre en Bretagne ou qui le feront dès qu'ils le pourront.

Les mêmes ont sans doute agité les deux emblèmes aux deux occasions.

Pour moi le drapeau «bleu-blanc-rouge» est celui de mon pays, de la République française, du peuple auquel j'appartiens. Le drapeau *gwenn ha du* est celui de ma région, celle où je suis né et où je vis.

Aux côtés de celui de l'Europe et du blason de Quimper, tous deux flottent au fronton de la mairie dont j'ai la charge. Je les aime tous les quatre.

Bernard Poignant est
maire de Quimper.



Photo
Françoise Morvan

Blanche hermine, noir drapeau

FRANÇOISE MORVAN

La première fois que je l'ai vu, enfin, vraiment vu, il était piqué dans le pruneau d'un far. Coincé par tribord arrière dans un carré de pâte jaune pâle flottant au fond d'un plat de terre vernissée, il avait l'air vaguement comestible. Ça m'a rappelé le repas de mariage de *Madame Bovary*... les *grands plats de crème jaune qui tremblaient*... on étudia ça en classe de terminale par ces jours froids de mars qui semblaient se creuser en fin de matinée. C'est ce souvenir qui m'a donné faim plutôt que l'infâme flan à relent de vanilline qu'on m'a servi avec drapeau breton piqué dans le pruneau. Le drapeau, j'avais d'abord pensé que c'était le genre hostie ou pâte d'amande, comme on en trouve sur les bûches de Noël, mais non, c'était juste un drapeau de papier monté sur pique-saucisse. Un drapeau qui voulait dire quoi ? Je me suis penchée sur l'étal. À droite, se voyaient deux lignes parallèles de flans et de rondelles boursouflées sous une sorte de caramel, avec drapeaux. À gauche, des tartes et brioches diverses, sans drapeaux. Tandis que, tout en poursuivant mes observations, je m'efforçais de dégager un pruneau de sa pâte mal cuite à l'aide de ma hamppe, *c'est quoi, ça ?* a demandé un client, montrant du doigt une rondelle boursouflée.

- Une couïne à manne.
- À quoi ?
- À manne. C'est un gâteau breton.
- Et c'est bon ?
- C'est bon mais c'est riche. Pur beurre 100%.

J'ai posé mon drapeau sur le comptoir et la serveuse l'a aussitôt rapté d'un geste vif. Ni comestible ni donné en prime. Un drapeau voué à resservir, aller se planter sans fin sur des bataillons de fars, des régiments de kouign amann défilant à perte de vue.

Sur cette image martiale s'ouvre pour moi l'ère du drapeau breton — et du drapeau tout court, puisque ce qui était jusqu'alors objet tout au plus d'un ricanement distrait, symbole de nations en bagarre pour des intérêts généralement semblables, et qui auraient d'abord exigé la paix chez soi — s'est soudain changé en objet d'attention, puis de stupeur. À quoi servaient-ils, ces drapeaux de papier montés sur pique-saucisse ? Il ne

s'agissait pas de faire découvrir les vertus du far à des étrangers poussés là par la main des destinées — cela se passait à Rennes, dans une rue sans touriste et les vertus éminemment bourratives du far avaient sombré dans l'aigreur grelottante du flan. Non, le drapeau distinguait les gâteaux bretons, qui n'avaient d'autre qualité que d'être bretons, des gâteaux ordinaires, qui se devaient peut-être d'avoir tout de même quelque qualité gustative. En désignant le far, le drapeau le dispensait d'en être : par un effet que j'ai depuis observé en maints domaines, l'identité proclamée servait d'abord à émousser les traits distinctifs de la réalité qu'elle prétendait incarner. J'ai laissé le pionnier du kouign amann, les yeux mi-clos et le menton rentré dans ses fanons, comme mes grand-tantes au retour de la table de communion, mais, Seigneur, mes tantes attendaient d'autres vertus de la pâtisserie dominicale promise après leurs oraisons et l'art d'expédier son christ d'un coup de glotte n'est pas à la portée du premier venu.

J'en serais peut-être restée là de mes réflexions sur le sujet du drapeau si, me rendant à la FNAC pour acquérir quelques disquettes, je ne m'étais trouvée devant un groupe de badauds plantés devant une télévision grand écran, elle-même entourée de multiples postes montrant dans une simultanéité hallucinatoire l'enterrement de Glenmor avec drapeaux, floraison de drapeaux, arborescences, efflorescences de drapeaux, accompagnant à flots les exhalaisons d'hymnes nationalistes. Ce n'était plus le petit drapeau de papier piqué dans son pruneau, rappelant encore l'ère du « souvenir breton » contre lequel on se défend mal d'une certaine tendresse : cette fois-ci, c'était le gwenn-ha-du proliférant sur fond de mort. Le chanteur, si oublié de son vivant, prisonnier de son personnage de barde voué à l'emphase, revenait sous forme de porte-enseigne, brandi en signe d'appel au combat. Le kitch du « Bro gozh », on s'y était fait, comme aux petits binious des « souvenirs bretons » mais, le « Kan bale an ARB », tel que je l'entendais, ce n'était pas même l'indigence de ses paroles qui me frappait, pas même la transformation de ces obsèques en cérémonie martiale — il y avait là une sorte de jubilation mortifère, difficile à définir, mais qui me rappelait d'autres meetings : ce patriotisme, ces marches militaires et cette exhibition de drapeaux... Quand la « Croix noire », le drapeau de la milice bretonne sous uniforme SS, est apparue, je suis restée frappée de stupeur. Ce qui rendait la chose plus étonnante encore, c'était la sympathie amusée qu'elle provoquait. Autour de moi, les clients de la FNAC ne semblaient ni choqués ni même intéressés. Les commentaires portaient surtout sur la qualité de l'image et la taille de l'écran. Enfin, j'ai acheté ma boîte de disquettes. *Dinec'h ha krenn, Bretoned, 'vo tenn ar stourmer, tranquille et absolu, Bretons, il sera ferme, le combattant*... Inutile de se laisser

abattre, même si les paroles du « Kan bale » avaient l'air menaçantes, en noz 'tarzho kastellioù, gweleoù ar gwasker, dans la nuit exploseront les châteaux, les lits de l'opresseur... En fait, le seul de nous tous qui habitait un manoir, c'était Glenmor, et si son lit avait sauté, ça aurait fait du foin.

En rentrant, je me suis plongée dans les mémoires d'Olivier Mordrelle, auteur dont j'avais ignoré les vertus jusqu'à découvrir qu'étant certain d'avoir au mieux accompli sa mission, il avait le rare mérite de dire ce que les autres auraient voulu cacher. Ainsi son essai, *Breiz atao, histoire et actualité du nationalisme breton*, paru en 1973, raconte-t-il avec enthousiasme son entrevue avec Doriot le 16 février 1945 : en cas de victoire de l'Allemagne nazie, si, par une grâce inattendue, nous revenons chez nous en vainqueurs, écrit-il, Doriot s'engagerait, en tant que chef éventuel de l'État français, à reconnaître l'existence de la nation bretonne distincte de la nation française. Il aurait donc été nommé gouverneur de cette Bretagne nationale-socialiste, avec, dit-il, Roparz Hemon pour responsable des affaires culturelles. Je me demandais ce qu'il avait pu dire sur l'invention du drapeau breton, dont je ne savais rien, sinon qu'il avait été dessiné par un nommé Morvan Marchal, en ces années où le Parti national breton se lançait sous leur direction conjointe. En fait, il n'en disait pas grand-chose : *Un parti national s'est fondé à Rosporden. Il a adopté un drapeau noir et blanc, inspiré du blason de nos anciens ducs, arborant un champ d'hermines sans nombre et neuf bandes, cinq noires pour les cinq évêchés de la Haute-Bretagne et quatre blanches pour ceux de la Basse. Il a choisi un insigne parmi les symboles magiques des vieux Celtes, le hévoud, qui n'est pas autre chose qu'une croix gammée, mais qui, au lieu de tourner dans le sens maléfique, tourne à droite, dans le sens bénéfique.* Je ne voyais pas trop en quoi la croix gammée des vieux Celtes avait tourné dans un sens bénéfique mais, druidiques ou pas, les croyances n'obéissent qu'au règne de la foi. Pour ce qui concerne le drapeau, ce qui m'intriguait était la manière dont Mordrelle passait sous silence le rôle de Morvan Marchal, un ami des premières heures, dont il souligne par ailleurs le rôle essentiel au début de *Breiz atao*, définissant l'opposition Bretagne-France comme celle des cultures nordique et latine, thématique inlassablement reprise par la suite dans toute la presse militante bretonne.

Je n'avais pas d'opinion sur Morvan Marchal avant de m'intéresser au drapeau breton, mais, amenée par les silences de Mordrelle même à essayer de lire ce qu'il avait écrit, je devais me trouver à nouveau frappée de stupeur : ce néo-druidisme raciste, était-il possible qu'il ait inspiré la création de ce drapeau noir et blanc sans qu'il y ait eu là autre chose que

le souhait de doter une région d'une bannière agréable aux yeux ? Était-ce en raison des opinions nazies exhibées en toute occasion par sa revue *Nemeton* qu'on avait fait passer à la trappe ce Marchal acharné à se parer du noble prénom de Morvan ? La lecture du périodique *Breiz atao*, dirigé par Francis Debauvais avant guerre, allait m'éclairer : question racisme, *Nemeton* n'avait fait que suivre la ligne de *Breiz atao* ; question nazisme, comme, dès 1932, Hitler était encouragé par *Breiz atao* à faire mieux, il était difficile de se prononcer ; question drapeau, l'affaire était claire : le *gwenn-ha-du* avait été conçu par les autonomistes comme le *drapeau du réveil breton*, le symbole de la nation à reconquérir contre les Français, or, écrit Mordrelle le 11 décembre 1932, *jacobin rime avec youpin* (*youppin*, écrit-il, accentuant son mépris par un redoublement lippu du p) et les juifs, peu nombreux en Bretagne, sont l'incarnation même du péril français, à éloigner par diverses mesures prophylactiques, le drapeau, l'hymne national et l'orthographe unifiée comptant au nombre des mesures préliminaires à prendre de toute urgence. Le journal *Breiz atao* résout les tergiversations par un article du 17 octobre 1937 : *Nous ne pouvons pas plus avoir deux (ou trois ou quatre) drapeaux que plusieurs orthographes.* Et de préciser : *On a proposé le drapeau noir des premiers émigrants, avec adjonction d'une tête de mort jaune ; — le drapeau vert et rouge, parce que ce sont les couleurs essentiellement celtiques ; — le drapeau vert avec une harpe d'or, parce que le vert et la harpe sont aussi bien de Bretagne que d'Irlande ; — le bleu, le blanc et le vert, qui sont les couleurs des bardes ; — la croix celtique sur fond blanc, ou noir, ou vert, ou rouge ; — on a proposé cent formules pour rajeunir le champ d'hermines, soit en le barrant par une croix celtique, une croix latine ou une croix de Saint-André ; soit en modifiant les couleurs, hermines noires sur champ vert ; soit en le décorant par quelque animal symbolique des Celtes : cheval, sanglier ou alouette des Gaulois, double hippocampe des anciens Armoricaïns. Mais on n'en est pas sorti : dernièrement encore, ne proposait-on pas le Triskell d'or sur fond mi-rouge mi-vert ?... Le « gwenn-ha-du » n'est sans doute pas irréprochable mais à son principal détracteur, le barde Abalor, de son vrai nom Léon Le Berre, l'auteur de l'article oppose le Bro goz, hymne qui pour être national n'en est pas moins suspect, tant d'origine que de teneur : *Le drapeau à bandes est né dans les parages de Breiz atao ? La belle affaire ! Le « Bro goz » aussi est bien né dans les parages d'Abalor, ce qui ne nous empêche pas de le chanter. On n'ira pourtant pas dire que la poésie en est impeccable. Comme vers bretons, il y a mieux et plus musical que le « Douar ar Varzed » et autres trouvailles de mirliton. Mais le « Bro goz » existe, c'est un signe de ralliement. Il n'est pas question de l'aimer ou de le rejeter parce que son air est d'origine**

étrangère et son texte contestable : il est sacré parce qu'une valeur nationale s'est attachée à lui... Il y aurait eu beaucoup encore à retenir de cet article mais l'idée même de ce combat de bardes brandissant des bannières et se brillant au nez des péans cabossés provoque à chaque fois mon hilarité et je déclare forfait.

Peut-être m'en serais-je d'ailleurs à tout jamais tenue là si, parcourant une étude économique locale, je n'avais appris que l'industrie du drapeau breton comptait au nombre de celles qui, au cours de ces dernières années, avaient connu la plus forte progression. L'auteur de l'article se réjouissait de cette progression, qu'il plaçait, graphiques à l'appui, sur le même plan que celle du reclassement des invalides psycho-moteurs d'Ille-et-Vilaine et des promoteurs du remplacement express du pot d'échappement. Mais peut-être aussi l'entreprise qui vivait du drapeau méritait-elle une autre approche que celle strictement mathématique de ses rendements ? Quoi qu'il en soit, c'est ce qui m'a incité à prendre des notes sur le drapeau breton. Et, prenant des notes sur un sujet qui me semblait de plus en plus captivant, voilà qu'un samedi, au retour de la gare de Rennes, j'allais me trouver moi-même prise dans une expansion du drapeau breton. Le phénomène m'avait frappée au sortir de la gare : des jeunes gens brandissant des drapeaux bretons se regroupaient, prenant un air bravache, mais bravache comme on en a quand on sait avoir l'appui de la maréchaussée. Arrivée place de la mairie, ce qui m'attendait, ce n'était plus le drapeau de far piqué dans son pruneau, c'était l'apothéose du drapeau breton, un drapeau fait pour couvrir toute une place, tout un pays. Un nouveau seuil avait été franchi : la culture bretonne était devenu un enjeu politique — quelle culture, j'allais l'apprendre peu après en compulsant le *Livre blanc de la culture bretonne*, sous couverture glacée figurant justement l'immense drapeau de la place.

Pour l'heure, je m'étais arrêtée devant une librairie, imaginant ce que l'Irlande nationaliste avait pu être pour Joyce et méditant sur les vertus de l'exil. Deux vexillologues bretonnants se sont arrêtés pour commenter avec acrimonie un ouvrage en vitrine. J'ignorais alors, mais je devais l'apprendre par la suite, que la vexillologie, ou science du drapeau, connaissait en Bretagne une croissance en rapport avec celle du commerce vexillaire. Aussi étrange que cela puisse paraître, ces deux vexillologues étaient fort critiques à l'égard du déploiement de drapeaux par expansion textile et multiplication numérique auquel il leur était donné d'assister. C'était, à les en croire, un nouveau piège jacobin. Le seul drapeau à défendre, selon eux, c'était celui qui flottait en divers endroits, qu'ils énuméraient comme un pêcheur de brochet ses plus belles prises, à savoir la

« Croix noire », mais, attention, centrée, ils étaient bien d'accord là-dessus, centrée ! Tous les matins, dans leur jardin, il procédaient au lever des couleurs — si l'on peut dire en un tel cas — et les enfants commençaient la journée par le salut au drapeau ; du reste, les scouts Bleimor, rattachés aux scouts d'Europe, vénéraient la « Kroaz du » depuis près d'un demi-siècle, annonçait l'un des vexillologues, soulignant la nécessité de revenir à son drapeau pour être fidèle à son identité.

Ce tandem de vexillologues n'était pas un simple duo de cinglés mais l'avant-garde d'un bataillon bien rangé, j'ai pu le constater quelques mois plus tard en lisant le traité du Docteur Rault, *Les Drapeaux bretons de 1180 à nos jours*, publié par la Coop Breizh dont le président préside également l'Institut culturel de Bretagne. En voici la conclusion :

Le vrai drapeau national breton est blanc, chargé d'une croix noire pleine et centrée, dont la largeur est 1/5 de celle du drapeau...

Le Gwenn-ha-du date de 1923, le drapeau allemand de 1832, le drapeau français de 1794... le drapeau danois de 1249. La croix noire date de 1188. Les Bretons doivent être fiers de posséder le plus ancien drapeau national du monde !

Sortons-le de l'oubli !

Retournons au drapeau de nos pères !

DISTRO DA VANIEL HON TADOU-KOZH !

Je ne peux résister à citer encore quelques phrases de la préface. *Rares sont ceux qui peuvent rester insensibles aux emblèmes que sont, pour un peuple, drapeau et hymne national, à part quelques sceptiques et cyniques et, pire encore, ceux qui redoutent l'éveil d'une conscience nationale, qui est à un peuple ce que l'âme est à un individu*, écrit le préfacier, après s'être placé sous le patronage de Glenmor. *En effet, ajoute-t-il, entre un peuple et une masse, il y a la même différence qu'entre une troupe organisée d'animaux libres et le bétail élevé contre nature, entre la lutte pour la vie et l'existence sans but...*

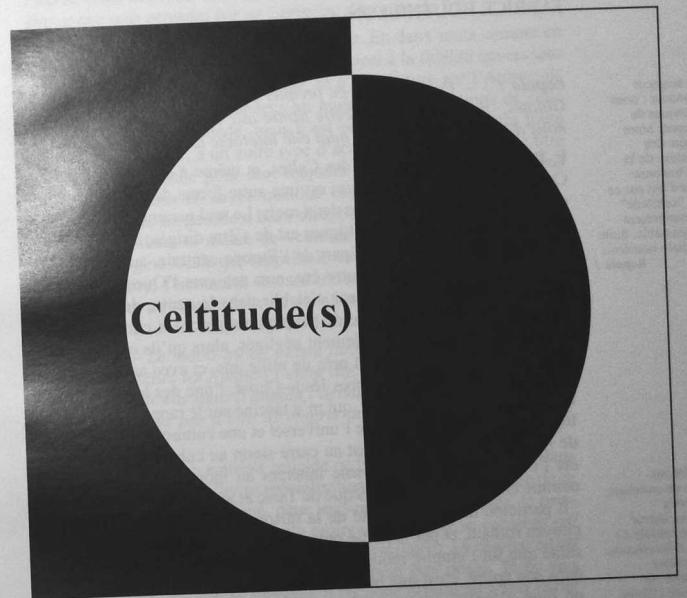
L'évocation de ces vastes troupeaux menant sans but leur vie contre nature me rappelle d'autres discours dont on ne s'attendrait pas à retrouver l'écho sous la plume d'une personne qui se dit en préface *historien, membre de la « commission Histoire » de Skol Vreizh*. Skol Vreizh étant la face démocratique du mouvement breton, il reste à se demander si l'on peut à la fois se dire de gauche et introduire avec enthousiasme un essai évoquant sans le moindre état d'âme les milices bretonnes et autres groupes fascistes. Mais le propre de la revendication identitaire est d'être tautologique — ni droite ni gauche, *na ruz na gwenn, Breizad hepken*

comme l'indiquait dès les années 30 le journal *Breiz atao*. Défiler derrière un bouquet de drapeaux bleu blanc rouge en brillant « La blanche hermine », c'est être jacobin, c'est mal. Défiler derrière un bouquet de *gwenn-ha-du* en brillant « La blanche hermine », c'est être démocrate, c'est bien. On vous expliquera sans désespérer qu'entonnée gaillardement, à l'ombre du drapeau breton, « La blanche hermine » a des vertus dépuratives qui expliquent la faiblesse du Front national en Bretagne.

Et pour parachever ce tableau édifiant, il nous reste à attendre l'an 2000 pour voir l'apothéose du drapeau : *À la fin de 1999 on change de siècle et de... millénaire*, nous signale le communiqué officiel de l'*Appel breton*. Au cas où l'on penserait que ce n'est pas une découverte, l'*Appel breton* précise qu'un grand tournant s'annonce pour la Bretagne et qu'il propose pour fêter cet événement la réalisation d'un *Gwenn ha du* de 80 m x 60 m qui en ferait le plus grand drapeau du monde. Il s'agirait d'abord d'établir le centre géographique parfait de la Bretagne, puis d'y ériger un bloc de granit sculpté en forme d'hermine sur un socle triskellisé pour y piquer le drapeau et c'est sur ce point symbolique que serait déployé notre grand *Gwen-ha-du* le 1er janvier de l'an 2000. La recherche du centre parfait, de l'unité, de la pureté, cela me ramène encore à des préoccupations trop actuelles pour que je m'appesantisse.

Je voudrais bien terminer ma modeste contribution à l'étude du drapeau breton par une conclusion aussi frappante que celle du docteur Rault. Malheureusement, quoi que je fasse, je ne vois rien d'autre que le flan, avec, derrière lui, ces grands plats de crème jaune qui tremblaient, et présentaient, dessinés sur leur surface unie, les chiffres des nouveaux époux en arabesques de nonpareille. Pour moi, le drapeau breton, c'est toujours d'abord ça : le chic petit-bourgeois des arabesques de nonpareille promettant des lendemains qui chantent à des paysans confondus. Que les paysans soient peu à peu voués à disparaître, que les pêcheurs soient expédiés vers les banlieues et que la langue bretonne telle qu'ils pouvaient la transmettre, cède place à un néo-breton, calque parfait du français des écoles, on s'en affecte peu : l'un des responsables des publications linguistiques en langue bretonne expliquait d'ailleurs qu'on parlerait un bon breton quand le dernier bretonnant de naissance aurait disparu. Indemnités compensatoires, primes à l'identité, bannières et étendards, celtitude et bretonnité, bécassinades mises au goût du jour, botrelisme new wave *in hoc signo vincis*. Les perdants s'en vont, Homais ramasse la mise. Reste alors l'enquête triste de Bouvard et Pécuchet, le sottisier ou la fuite, et c'est encore une solution, un moyen de s'en tirer, un luxe.

Originaire de Haute-Cornouaille, Françoise Morvan habite à Rennes. Agrégée de Lettres, auteur d'une thèse sur le poète Armand Robin et passionnée de littérature populaire, elle édite les œuvres de François-Marie Luzel aux Presses Universitaires de Rennes, tout en travaillant à la traduction d'œuvres du dramaturge Synge et, avec André Markowicz, du théâtre complet de Tchekhov pour les éditions Actes Sud. Françoise Morvan a récemment publié *Vie et maurs des lutins bretons* (Babel/Actes Sud) et *François-Marie Luzel* (PUR/Terre de Brume).



A propos du Principe d'Inceltitude

FABRICE BOUTHILLON

hopala ! : — Pouvez-vous, en premier lieu, nous dire qui étaient les Galates, nous éclairer sur cette Épître aux Galates de saint Paul et nous dire, en particulier, en quoi elle intéresse les Celtes ?

F. B. : — Les Galates sont des Celtes, et même à certains égards les Celtes, puisqu'en grec *Galatai* est une autre forme de *Keltoi* et qu'on employait indifféremment les deux mots. Le seul paramètre qui les distingue des autres peuples celtiques est de s'être dirigés, au moment de leur grande expansion au départ de l'Europe centrale, aux cinquième et quatrième siècle avant notre ère, non pas vers l'Ouest, mais vers l'Est, au point d'avoir fini par s'établir dans le centre de la Turquie actuelle, qui était à l'époque de peuplement grec. Du coup, les celtisants les ont à peu près totalement négligés, alors qu'ils ont maintenu leur originalité là-bas durant près de mille ans, et avec assez de force pour s'être attiré, vers 50 après Jésus-Christ, l'une des lettres les plus importantes de l'apôtre Paul, qui m'a fasciné par le rapport qui s'y inscrit entre un représentant de l'universel et une culture locale. Homme de l'universel, saint Paul l'est au carré sinon au cube : comme juif, il est l'héritier de l'universalisme inhérent au monothéisme biblique ; comme citoyen de la cité grecque de Tarse et auteur de langue grecque, il participe de l'universalité de la raison hellène ; enfin il est aussi citoyen romain, et par là partie prenante de cette autre forme d'universalité que fut l'empire mondial de Rome. Or ce qui est extraordinaire dans son épître, c'est que non seulement il accepte de s'y adresser sur un pied d'égalité aux porteurs d'une culture qui ne peut se targuer d'aucune de ces dimensions universelles et que tout autre que lui aurait donc classée comme barbare, mais encore que c'est grâce à ce dialogue avec eux qu'il découvre ce qui sera dès lors l'universalité propre du christianisme : le cœur du paulinisme, c'est l'idée que le salut des hommes s'opère gratuitement en Jésus-Christ, sans qu'il leur soit nécessaire de passer pour l'obtenir par l'observation de la loi de Moïse ; c'est le thème majeur de l'Épître aux Romains, or avant elle c'est face aux Celtes, pour les Celtes, grâce aux Celtes et dans son épître aux

À tout seigneur tout honneur : nous nous devions de commencer notre inventaire des «mots clés» de la culture bretonne d'aujourd'hui par ce mot de "celtitude" aussi omniprésent qu'insaisissable. Suite au prochain numéro...

hopala !

Nous publions ci-contre un entretien avec Fabrice Bouthillon, auteur d'un texte intitulé *Le Principe d'Inceltitude, considérations ouessantines sur l'exégèse de l'Épître aux Galates*. Ce texte étant trop long pour paraître dans la revue, nous avons décidé, plutôt que de le morceler ou de le mutiler, de le publier sous la forme d'un cahier séparé en supplément du prochain numéro (voir p. 93).

Celtes que saint Paul a été obligé d'opérer ce passage à la limite. Il m'a seulement semblé que ce fait, qui n'est pas contesté, valait la peine d'être regardé plus à loisir.

hopala ! : — Votre texte se compose de 29 pages très, très denses. Pouvez-vous, ne serait-ce que pour nous mettre l'eau à la bouche, nous dire ce que vous entendez par ce "principe d'inceltitude" ?

F. B. : — Aussi dense que denses, j'espère. En deux mots comme en cent, Paul adresse aux Galates un double appel à la fidélité envers leur propre culture, donc à leur celtitude, et à l'ouverture sur l'Autre : ils étaient tentés d'adopter pour leur loi toutes les prescriptions de celle des juifs, il les en dissuade, mais c'est pour les inviter, contre toute crispation identitaire, à un autre type d'accueil de l'universel. Le titre que j'ai choisi (tâche pour moi toujours infiniment scabreuse, mais apparemment vous en savez quelque chose) exprime les deux exigences à la fois. La gauche a beau dire, l'homme n'est pas qu'universalité ; il est dans sa nature de venir de quelque part et c'est cette inévitable origine locale que rappelle le mot de principe. Mais la droite aura beau faire, l'humanité se caractérise aussi par son ouverture à l'universel, et ne saurait donc se satisfaire *in perpetuum* de macérer dans le Même ; c'est ce que signifie le mot d'inceltitude, je suppose.

hopala ! : — Le moins qu'on puisse dire est que vous mélangez les genres et brouillez les frontières entre disciplines (démarche que nous avons appelé de nos vœux à **hopala !** débats de Bretagne et d'ailleurs). Ne craignez-vous pas d'être incompris aussi bien des historiens que des exégètes ?

F. B. : — La question soulève celle de ce fléau intellectuel qu'est dans l'Université française l'hyperspécialisation. Par pesanteur héritée de ce même positivisme qu'a ruiné, dans les sciences dites exactes, le principe d'incertitude, on continue d'y croire que la vérité se construit par l'entassement l'une sur l'autre de vérités parcellaires. Le résultat en est que plus aucune question d'ensemble ne peut être posée. Je ne suis pour ma part ni exégète ni celtisant. Il est donc certain qu'à leur parler je perds mon latin ; mais je n'y vois aucune raison décisive pour abandonner l'exégèse aux exégètes ni la matière de Bretagne aux bretonnants. Nos pères avaient un mot pour désigner le milieu entre l'érudition et le dilettantisme ; je me garderai bien de le prononcer et me limiterai à soupirer qu'à tout prendre, il est plus honorable d'être réduit au silence qui fait sens que d'avoir licence de parler pour ne rien dire.

hopala ! : — Nous avons été intrigués par le sous-titre. Pourquoi

Ouessant ?

F. B. : — D'abord parce que c'est là que de fait j'ai pondu la chose, au printemps dernier ; je ne disconviens pas par ailleurs d'un certain goût pour le loufoque, que caressait en moi le rapprochement saugrenu des deux termes d'ouessantin et d'exégèse. Et puis Ouessant est une sorte de Bretagne exponentielle, dont la géographie s'amuse à porter à leur comble toutes les représentations folklorisantes pour guide Michelin — marins-pêcheurs, capitaines courageux et solitudes isolées. Il se trouve aussi qu'un de mes amis m'y a remis, voici quatre ans, un recueil de nouvelles vraiment exceptionnel de qualité, qu'il avait intitulé *Le Principe de Réalité* ; Il est bien possible que celui d'inceltitude m'ait inconsciemment paru le moyen de lui donner, sans me ranger pour autant toute honte bue au seul principe de plaisir, la réponse du berger à la bergère.

hopala ! : — *Une dernière question : vous sentez-vous "celte" ? La question a-t-elle du sens à vos yeux ? Quelle place occupe cette conscience d'être ou de ne pas être celte dans votre démarche intellectuelle ?*

F. B. : — A question de Gauche, réponse de Droite ? Plutôt que de m'embarquer dans la formulation d'un concept, je dirais volontiers que je suis nantais, c'est-à-dire l'enfant d'une ville dont l'identité même est d'être frontière, entre France et Bretagne, et dont la singularité au regard des métropoles de taille comparable ou supérieure qui abondent en ce pays tient donc à son rapport contesté et fragile, mais finalement essentiel, à cette part celte. Or étant clair que dans ce couple, la France se veut une figure de l'universel, avec toutes les dérives jacobines dont cette prétention est grosse, et que par voie de conséquence la Bretagne en est une du local, comme ma vie intellectuelle jusqu'à ce jour a été un effort pour comprendre comment, au XX^e siècle, les tentatives pour rabouter l'un à l'autre ces deux types de valeur ont abouti, côté universel, au socialisme dans un seul pays que voulut être le stalinisme, et côté local, au national-socialisme, j'en infère qu'en effet la celtitude ou mieux, l'inceltitude nantaise a joué un rôle plus capital que je ne l'ai compris d'emblée dans la constitution de mes centres d'intérêt : je ne suis pas sûr que d'être né par exemple à Andorre, sujet donc à la fois du président de la République française et d'un évêque espagnol, aurait tiré si directement à de semblables conséquences.

Extravagante celtitude !

JOSEPH RIO

Un certain nombre de nos contemporains font référence au "passé celtique" de la Bretagne pour justifier une identité originale, voire originelle, une "celtitude" qui serait leur façon moderne d'être Bretons. Que l'imaginaire celtique séduise aujourd'hui, fasse rêver, susciter, délirer et vendre, c'est un constat ! Peut-être faudrait-il chercher à savoir quand l'intérêt pour cet autrefois celtique est né, pourquoi il a été invoqué, ce qu'il a représenté dans l'histoire culturelle et idéologique de la Bretagne avant qu'un véritable savoir scientifique du passé celtique n'ait été développé par les historiens et les archéologues du dernier siècle. Je vais y consacrer deux articles ; le premier, dans ce numéro, qui montrera en l'occurrence que, du XVI^e au XVIII^e siècle, clercs et historiens n'ont interrogé le passé celtique que parce qu'il était susceptible de fournir des ancêtres mythiques et prestigieux ! Dans le prochain article, j'analyserai l'apport linguistique — et plus globalement culturel — de cette celtomanie dont la démarche fut bien extravagante !

Joseph Rio enseigne à l'Université de Bretagne Sud.

1. Des ancêtres troyens ?

Il faut d'abord constater que cet imaginaire celtique est bien récent dans l'histoire des représentations identitaires que s'est donnée la Bretagne au cours des siècles. Il n'existe en vérité que depuis le XVIII^e siècle. Pendant plus de six siècles, du IX^e au XVI^e siècle au moins jusqu'au XVI^e siècle, les Bretons furent convaincus d'avoir un ancêtre troyen qui leur aurait donné son nom et qui aurait fondé leur premier royaume. Cet ancêtre mythique était Brutus. Il aurait été l'arrière petit-fils de l'un des héros les plus connus de la guerre de Troie, Énée, qu'on disait être à l'origine de la fondation de Rome. Pour avoir tué son père au cours d'une chasse, alors qu'il n'avait qu'une quinzaine d'années, le jeune Brutus fut chassé d'Italie et, au terme d'une longue errance sur les mers, il aurait abordé dans une Albion quasi déserte, y aurait fondé le royaume breton et en serait devenu le roi. Au haut Moyen Âge et au cours des siècles qui suivirent, les Bretons armoricains, conscients de leurs origines et de l'héritage insulaires, le

revendiquèrent également pour leur ancêtre ! Autant parce que ce personnage au nom latin, *Brutus* ou *Brito*, expliquait leur nom de peuple, Breton(s), en latin *Brito*, *Britones*, que parce qu'il établissait un lien avec la prestigieuse histoire de Rome que les clercs étudiaient avec intérêt dans leurs monastères pour des raisons politiques autant que religieuses.

Vers le XI^{ème} siècle, les Bretons revendiquèrent encore un autre ancêtre tout aussi légendaire, lui aussi né dans le sillage de la glorieuse épopée romaine ! Un certain Conan Mériadec, venu à la fin du IV^{ème} siècle, en compagnie de Maxime conquérir l'Armorique, fut tenu pour le fondateur du royaume breton armoricain. Ce guerrier violent et audacieux serait devenu maître de tout l'ouest jusqu'à la Mayenne, en tuant tous les hommes de cette contrée et en subjuguant le reste de la population. Par la suite il repeupla le pays de Bretons venus de l'île. Étonnante appréciation de l'histoire — mais le Moyen Âge féodal ne s'encombrait guère de scrupules moraux — ce sanguinaire fut présenté comme un " catholique " bâtisseur d'églises, donnée religieuse essentielle pour parfaire l'image d'une Bretagne chrétienne !

Deux légendaires complémentaires furent donc, dès les premiers siècles du Moyen Âge, à la base d'une première historiographie des origines des Bretons. Il est intéressant de noter que, dès cette haute époque, ce fut une ancestralité prise dans la culture gréco-latine qui servit la préoccupation identitaire des Bretons et de leurs élites. La gloire de leur nation devait s'inscrire dans un passé antique prestigieux, à l'imitation du modèle romain qui était leur référence majeure. Il était essentiel au système de représentation idéologique et politique d'une classe savante et dirigeante qui voulait faire prendre en compte ses intérêts politiques et son particularisme culturel. Clercs, lettrés, ducs et nobles, devaient faire croire à Brutus et Conan Mériadec sur lesquels on pouvait construire la mémoire historiographique du duché. Ces personnages de fiction justifiaient un discours de légitimation destiné à affirmer à la fois les origines spécifiques des Bretons, l'antique généalogie des ducs ou les lignages de certaines familles nobles et bien sûr leur pouvoir et leur grandeur face aux nations concurrentes. Des enjeux politiques et culturels se masquaient derrière ces ancêtres fondateurs. Aussi chroniqueurs et historiens eurent-ils pour mission d'exalter la mémoire de cet autrefois héroïque. La croyance en cette imagerie forgée de toutes pièces conditionnait la représentation de la Bretagne, ses marques identitaires et/ou différenciatrices.

Cette construction historiographique servit le royaume breton, et surtout le duché jusqu'au XVI^{ème} siècle, c'est à dire jusqu'à la perte de son indépendance. Le culte de ces figures du passé synthétisait deux données culturelles fortes au Moyen Âge, la trojanité et la romanité. Mais ce mythe bicéphale ne fut plus opérationnel quand la Bretagne devint une province française. La Réforme, le contexte d'États-Nations modernes, une exigence historique plus grande, obligea les Bretons à inventer de nouvelles représentations politiques et culturelles. La fin de la féodalité condamna dans un premier temps Brutus et la trojanomanie, le mythe de Conan Mériadec, lui, résista jusqu'au XVIII^{ème} siècle.

Ces constructions historico-littéraires inspirées de textes d'origine savante que nous ne pouvons pas présenter dans le cadre de cet article, n'ont guère nourri l'imaginaire populaire. Toutefois, elles ont posé, sur le long terme, une interrogation culturelle, politique des Bretons sur leur identité qui interpelle encore aujourd'hui, car elles dévoilent une démarche intellectuelle, un processus mental mythique dont les siècles suivants ne sauront se départir.

2. L'invention des Gaulois et des Celtes au XVI^{ème} siècle !

Mais, au XVI^{ème} siècle, la mise en question des vieux mythes ne toucha guère " l'ancestronomie " qui jusque là était garante d'une différence idéologique ou culturelle. Aux antiques fondateurs de la Bretagne, Brutus et Conan Mériadec, on substitua d'autres ancêtres, Gaulois et Celtes, porteurs d'autres valeurs idéologiques et culturelles que celles véhiculées par les Troyens ou Conan, mais toujours destinées à servir le prestige des Bretons !

Le renversement historico-culturel s'opéra au siècle de la Renaissance. Le mythe troyen fut remplacé par le mythe gaulois. Si la Bretagne adhéra à cette nouvelle invention mythique, elle ne l'inventa pas. Ce fut Jean Lemaire de Belges qui " fabriqua " le légendaire de "Nos ancêtres les Gaulois" que des générations de gamins ont appris à l'école et que les Astérix perpétuent dans une imagerie tout aussi extravagante que celle du XVI^{ème} siècle !

Dans un ouvrage-clé, les *Illustrations de Gaule et singularitez de Troye*, publié à Lyon en 1509 et plusieurs fois réédité dans la première moitié du siècle, cet auteur donna forme au mythe " national " qui a fondé, surtout au XIX^{ème} siècle, l'identité collective des Français. Son intention était de " fonder en Antiquité la famille des rois

1. Cf. C-G. Dubois, *Celtés et Gaulois au 16ème siècle, le développement littéraire d'un mythe nationaliste*, Paris, Lib. Vrin, 1972. Du même également, "Nos ancêtres, les Gaulois. Le développement d'un mythe des origines nationales au XVIe siècle", in *Nos ancêtres, les Gaulois. Actes du colloque de Clermont-Ferrand*, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand II, 1982, p. 23.

2. J. Lemaire de Belges, *Illustrations de Gaule et singularitez de Troye*, Paris, 1548, chap. 4.

qui régnaient en Europe¹". Au siècle de la Réforme, il voulut "mettre en évidence" que les Gaulois avaient des origines bibliques et que Noé, le "monarque universel", était l'ancêtre de leurs rois, le premier de leur auguste lignage. Sous sa plume, l'histoire se déroulait précise ! Le déluge arriva "le 17ème avril, 2317 ans avant l'incarnation de Nostre Seigneur". Quelque temps après, une fois que le genre humain s'était déjà grandement multiplié, Noé s'occupa de fonder de nouveaux royaumes : d'abord "la monarchie des Babiloniens en Asie", puis aussitôt après, "en Europe, quatre royaumes principaux dont celui de Gaule²". Il établit son fils Japhet en Europe, et à son tour, établit son fils aîné Samothès en Gaule dont il fut le premier roi.

Étonnante remontée dans le temps ! Pour mettre en évidence que les rois de la Gaule se rattachaient à Noé, Lemaire de Belges s'appuya sur les publications, en 1497, d'un moine italien, Amnius de Viterbe, dont l'œuvre avait eu un retentissement considérable en Europe, car elle avait fait connaître ce qu'avait été le peuplement de l'Europe après le Déluge. Mais les textes que ce moine prétendait avoir retrouvés — notamment ceux de Bérose, un prêtre d'Alexandrie — étaient des faux fabriqués par lui, à partir desquels il entendait prouver que c'était la *Genèse* qui expliquait l'origine de la civilisation, et non l'antiquité classique et sa mythologie païenne. Ainsi par une manipulation très consciente des généalogies de l'Ancien Testament, on remonta des rois de Gaule à Noé qu'on institua ancêtre commun des peuples d'Europe. L'inscription des rois gaulois aux origines des origines, avait une fonction politique et idéologique précise, celle de prouver la "primogeniture" de la "gent gallicque".

Cette généalogie inattendue, rattachée à l'antiquité biblique, fait sourire aujourd'hui. Mais le contexte historique en donne certaines clés. La seconde moitié du XVIème siècle français fut secouée par des troubles politiques et religieux violents. La monarchie ressentait le besoin de redéfinir la fonction de l'État, de bâtir une mémoire historique de la nation française garantissant une unité nécessaire, bref, comme le dit Pierre Nora, de fonder la France "en objet historique à défendre et à illustrer par un passé puissamment légitimateur, celui des Gaulois".

La démarche initiée au XVIème siècle par Lemaire de Belges ne fut pas celle d'un marginal ; elle inspira de nombreux auteurs dans la seconde moitié du XVIème siècle : Guillaume du Bellay, Robert Ceneau, Guillaume Postel et aussi Jean Picard, de Toutry, ce dernier

étant sans doute un des premiers celtomanes dont les thèses méritent d'être évoquées sommairement, car elles illustrent pleinement l'extravagante imagination de cet auteur qui inspirera au XVIIIème siècle La Tour d'Auvergne et quelques autres ! Lemaire de Belges avait un esprit encyclopédique, mais bien peu critique, on l'a compris. Celui de Jean Picard ne le fut pas non plus !

Si Lemaire de Belges célébra les Gaulois comme des hommes dotés d'une brillante civilisation, s'il décrivit les successeurs des rois gaulois régnant sur un peuple instruit, discipliné par les lois, remarquable par sa religion, bâtissant des cités, créant des universités, ravissant la civilisation de l'Antiquité classique à un second rôle, Jean Picard, de Toutry, dans son *De Prisca Celtopaedia*, paru en 1556, lui emboîta le pas. Il dota lui aussi les Gaulois d'une grandeur culturelle insoupçonnée. Le génie français, "le plus spirituel de tous les peuples", était en fait gaulois. Les vieux Gaulois avaient été très cultivés, même si on les avait oubliés. Leur brillante civilisation intellectuelle avait apporté ses lumières à tout l'univers ; elle avait précédé celle de l'Antiquité gréco-latine, qui n'avait fait que "profiter de leur héritage". Les ancêtres des Grecs et des Latins, eux aussi descendants de Noé, n'avaient fait que "camoufler sous des surnoms leur véritable identité" !

Pour Picard, on était redevable à Noé d'avoir sauvé des eaux la science, les lettres et les arts ; ce fut grâce aux Druides que se développa la philosophie, l'éloquence, la rhétorique et la musique ! Le processus avait été initié par *Druis* qui commença son règne en 410 après le Déluge. Ce fut lui qui rechercha les secrets de la philosophie dans les bois, sous les chênes et les arbres, d'où son surnom "Druos" — en grec δρυοζ, chêne — qui signifiait "Duchêne ou Delarbre". C'était là la preuve que les Gaulois avaient envahi ou colonisé la Grèce et parlèrent le grec ! "L'Achaïe [avait été] tout d'abord habitée par nos ancêtres", (*Achaiam primum a majoribus nostris habitatam...*) écrivait-il ! Ce fut plus tard, lors de l'invasion romaine, que le latin remplaça le celte en Gaule. Aussi Jean Picard n'était-il "qu'admiration pour l'antiquité, la supériorité, la splendeur des lettres gauloises". D'autant que *Bardus*, le fils de Druis, poursuivit son œuvre !

Un stupéfiant nationalisme politique et culturel se développa avec les gallomanes du XVIème siècle, paradoxe du temps de l'Humanisme et de l'engouement pour l'antiquité gréco-latine ! La Gaule aux origines bibliques avait conçu d'elle-même sa propre culture, en rejetant "le concours et la contamination de l'étranger", en

cherchant " en elle-même la source de sa grandeur, [voulant] ne rien devoir aux autres ". Mieux, " l'Europe tout entière était fille de la Gaule ". *Samothes, Druids, Bardus* étaient les vrais pères culturels des " pillards grecs et conquérants latins " ! On demeure surpris de ce nationalisme étroit. Fut-ce un " désir de se retrancher de la communauté humaine, de se créer un destin à part, original, sinon supérieur, pour ne pas dire surnaturel³ ", ainsi que l'interprète C.-G. Dubois ?

Ainsi, bien avant le XVIII^e siècle, s'était imposée dans les mentalités l'extravagance gallomaniaque et/ou celtomaniaque. Cette quête d'une ancestralité spécifique participait de l'auto-célébration ! La démarche fut également — hélas ! imitée en Bretagne, dès la seconde moitié du XVI^e siècle.

3. D'Argentré, l'inventeur du mythe gaulois/celte en Bretagne

Bertrand d'Argentré (1519-1590), brillant magistrat historien, se fit l'apologiste du mythe gaulois/celtique qu'il développa dans son *Histoire de Bretagne* dont la première édition parut en 1582. Mais cette ancestralité gauloise valait surtout pour les Bretons. Cet érudit digne de ce siècle humaniste, grand connaisseur des auteurs qui avaient écrit sur le sujet — sa bibliothèque, à la fin de sa vie, contenait 2943 titres — mit une singulière énergie à bâtir une historiographie gauloise/celtique pour son pays.

C'était un petit-neveu de Pierre Le Baud, l'historien secrétaire de la duchesse Anne, l'auteur d'une *Compilation des chroniques et ystoires des Bretons* (1480) et d'une *Histoire de la Bretagne* (1505). Il n'ignorait donc pas le mythe des origines troyennes de la Bretagne que son ancêtre avait encore développé un siècle auparavant. Mais, le légendaire de Brutus l'irritait au plus haut point. Ce n'était pour lui qu'une construction fabuleuse d'esprits futiles. Il accusa les Anglais de s'être rués sur ces fables et les prendre " pour principes de leurs origines ". Il ne voulait surtout pas que la Bretagne dût quelque chose à cette perfide Albion qui était passée à la Réforme ! Il ne défendit donc point Brutus, le fondateur du royaume breton.

Je laisse la défense de Turnus, Brutus, Helenus aux Anglois, qui veulent mourir pour cela & à qui la voudra prendre". (...) " Ceux qui repetent leurs origines des fables alleguent de vray l'antiquité : mais quoy qu'il se die, fables pour anciennes qu'elles soyent, ne sont que fables, & vieux mensonges⁴.

La dénonciation du mythe troyen se présentait sous un jour

3. C.-G. Dubois, *Celtis et Gaulois au 16^e siècle*, p. 126.

4. B. d'Argentré, *Histoire de Bretagne...*, Paris, Chez Jacques Dv Pvys, 1588, p. 14 v^o.

favorable, dans une prise de conscience que l'intelligence historique dictait. Pour lui, la Bretagne était connue bien avant l'arrivée de Brutus et des Latins dans l'île, puisque le terme de *Britannia* était, écrivait-il, " plus ancien que le plus ancien latin de Rome, [et] ce pays qu'on appelle Britannia, estoit desja habité & peuplé d'habitans, nullement Latins⁵". La Bretagne ne tenait donc aucunement son nom de lui. Les Gaulois étaient installés sur le sol armoricain depuis la plus haute antiquité, bien avant ces prétendus Bretons venus de l'île ! Aussi D'Argentré s'attachait-il à détruire toutes les traditions qui faisaient descendre les Bretons armoricains des Bretons insulaires. Bien au contraire, c'étaient ceux-ci qui descendaient des Bretons Gaulois :

Il y avoit Bretons & Bretagne en ceste partie des Gaules, auparavant qu'en l'Isle, d'où les premiers habitants partirent de nostre Bretagne Gauloise, source & matrice de toute nation portant le nom de Bretagne⁶.

Il rompait donc avec l'historiographie bretonne héritée du Moyen Âge. Il en voulait aux théoriciens passésistes, " François, Bretons, Anglois, Italiens, tant nouveaux que anciens " qui, sans avoir été véritablement informés, avaient puisé " de mesme fontaine ", écrivait-il, et rapporté les uns après les autres " mesme chose sans l'examiner de plus pres ". Conséquence : leurs " démonstrations [étaient] toutes fausses⁷".

Si une conception moderne, plus méthodique et plus critique de l'histoire l'habitait — il tira bon nombre d'arguments recevables des textes historiques de César, de Tacite et de Bède — il reprit aussi hélas ! en s'appuyant sur Flavius Josèphe et Guillaume Postel, la fable de Gomers⁸, fils aîné de Japhet, qui disait qu'après le Déluge, *sortit de Japheth Comerus Gallus, dont sortirent les Gaulois⁹*. Son imaginaire ne s'arrêta pas là, ce Comerus Gallus se vit doublé d'un autre héros fabuleux inattendu, Hercule. Il reprit les fables de Parthénius et d'Ammien Marcellin, que Lemaire de Belges avait popularisées.

Au temps d'Abimelech, en l'an trois mil cent du monde ", raconte-t-il, le " grand Hercule de Lybie ", comme " il passoit par les Gaules en armes, pour aller faire la guerre à Gerion, en Espagne, vint veoir & saluer le Roy des Gaules en sa maison qui s'appeloit Britannus, lequel avoit une fille appelée Celtine, les autres la nomm[ai]ent Celto, laquelle ayant remarqué la beauté d'Hercules, en devint amoureuse, & dict que de ceste conionction sortit un fils qui s'appela Celtes, dont sont venus les Celtes. Diodore adionste qu'il en vint encor un frere, qui eut nom Galathes, duquel se

5. *Ibid.*, p. 21 v^o.

6. *Ibid.*, p. 14 r^o.

7. *Ibid.*, p. 14 r^o.

8. Cf. *Genèse*, (X, 2-6) : " Les fils de Japhet sont Gomer, Magog, Madai, Javan, Tubal, Mésheec, et Tiras. Et les fils de Gomer, Ashkenas, Riphath, et Togarma. Et les fils de Javan, Elisha et Tarsis, Kittim et Dodanim. Par eux furent peuplées les îles des nations, dans leurs terres, chacun selon sa langue, selon leurs familles, selon leur nation. "

9. B. d'Argentré, p. 15 r^o.

denommerent les Gaulois¹⁰.

Ainsi les Celtes furent fils d'Hercule ! On s'étonne que cette fiction ait pu être utilisée par l'historien soucieux d'une documentation vraie, mais... les légendaires de *Comerus Gallus* et d'Hercule, pour être aussi " fous " que celui des Troyens, lui donnaient, dans cette polémique, des arguments complémentaires contre les Anglais ! Il était obnubilé par la nécessité de couper tout lien ombilical avec l'île. Il ne fallait pas que la Bretagne, gauloise depuis toujours, dût quoi que ce soit aux ennemis d'outre-Manche !

*Les Gaulois ont toujours été les plus forts, & les Insulaires
pauvres bannis, & exilés de leur terre " !*

Aussi Messieurs les Anglais, souligna-t-il, la plume moqueuse, feraient-ils mieux de " racler de leurs livres le témoignage de leur malignité & ignorance " puisque l'on trouvait mention de la *Britannia* " ainsi écrit, & en l'an 4856 du Monde ". L'érudition antique avait de ces arguments à vous clouer le bec ! Il dénonça vertement les " jalousies nationales " qui jouaient tant dans cette recherche des origines des peuples, mais lui-même, ne dut guère analyser le produit de sa plume !

La critique des fables — et des "fabuleux" — des origines, avait été bien entamée par D'Argentré, mais elle se révèle finalement décevante, car il tomba dans les travers qu'il dénonça ! Cependant la recherche d'ancêtres prestigieux pour la Bretagne n'était pas terminée...

4. Les Celtes, des Titans !

En 1703, après plus d'un siècle de silence sur la question des origines, dom Pezron renoua avec ce problème dans *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes autrement appelez Gaulois* que tout au long du siècle on considéra comme un ouvrage de référence sur la question.

Dom Pezron (1639-1706), premier celtomane du XVIII^e siècle, était Breton, né à Hennebont (Morbihan) ; il entra en 1660 dans l'ordre de Cîteaux. Sa carrière commença à l'abbaye de Prières, en Billiers (56) ; il y apprit les langues orientales, avant d'être nommé à Paris, où il fut successivement professeur, prieur, et visiteur dans la maison de son ordre. Il fut nommé par Louis XIV, en 1697, à l'abbaye de Charmoye, dont il se démit en 1703.

Avant de s'intéresser à l'origine des nations, ce religieux avait publié en 1688, *L'Antiquité des Temps rétablie et défendue contre les Juifs et les nouveaux Chronologistes*, pour rétablir la chronologie du texte des Septante contre celle du texte hébreu de la Bible. Son propos était très audacieux car cette chronologie donnait au monde 5872 ans entre la création et l'ère vulgaire. Cet élargissement des perspectives chronologiques permettait entre autres, d'intégrer les données historiques des annales orientales ou chinoises bien plus anciennes que l'âge que l'on donnait communément à l'humanité — de 1800 à 4000 ans.

Le propos de cet ardent travailleur, d'esprit humaniste, bardé de culture classique et biblique, fut donc de rechercher les origines des Français :

*... nous sommes nez dans les Gaules, écrivait-il, (...) j'ai cru que je
aurais plaisir à ma Nation, si je pouvois, pour ainsi dire, lui mon-
trer son berceau en montant jusqu'aux premiers lieux et même jus-
qu'aux premiers Auteurs de son origine¹¹*

Marqué par les conceptions religieuses et cosmogoniques héritées des siècles précédents, il remonta lui aussi aux plus lointaines et plus prestigieuses origines. Les sources traditionnelles eurent sa faveur, les auteurs anciens, les Écritures Saintes — et notamment le chapitre X de la *Genèse* — mais aussi les auteurs des XVI^e et XVII^e siècles, Scaliger, Cluvier, Saumaise et Bochart. Son érudition de clerc semblait doublée d'une intelligence critique ; il dénonça le " fabuleux " Annius de Viterbe, qui avait dit sur " l'Antiquité des Peuples, cent extravagances¹²", et il mit en garde contre plusieurs erreurs d'interprétation des Anciens !

Mais sa recherche n'aboutit qu'à une construction aussi folle que celle de ses prédécesseurs. Seul, son objectif patriotique qui était de montrer " la grandeur de la Nation Celtique ou Gauloise " dont la France était issue, ne peut être mis en doute !

En fait, son dessein de religieux piégeait sa démarche. Il entendait démontrer que les ancêtres des Celtes/Gaulois se rattachaient à la *Genèse* par Gomer. Le savant orientaliste le rencontra donc au pied du Caucase, là où s'était échouée l'arche de Noé, et il suivit leur trace depuis la Scythie traditionnelle — berceau de la civilisation — jusqu'aux terres bordant l'Atlantique. Il se fit fort de reconnaître les différentes appellations des Celtes dans les auteurs les plus éminents. Ces

11. Dom Pezron, *Antiquité...*, Préface, p. ij v^o.

12. *Ibid.*, Préface, p. ij r^o.

“ anciens peuples de la haute Asie, — de la Médie, du mont Taurus et du mont Caucase —, [avaient] tous été appelés Scythes dès les premiers temps¹³”. “ Étant encore dans la Haute Asie ” ils avaient porté le nom “ de Gomarites ou de Gomariens. Après cela ils [avaient] eu celui de Saces ou plutôt Saques (...) étant dans les pays de la Margiane & de la Bactriane, etc...¹⁴”. Puis d’Arménie en Cappadoce, “ s’étant rendus maîtres de la petite Asie, de la Thrace, de l’Isle de Crète & de toute la Grèce, ils [avaient] affecté de se donner le nom de Titans, ou d’Anfians de la Terre¹⁵”.

Ce qui était nouveau, étonnant, insensé, dans sa démonstration, c’était l’apparement des Celtes-Gaulois aux Titans. Il estime que ces Titans étaient “ de vrais Celtes¹⁶ ” ; ils avaient pris ce nom “ quand ils s’établirent dans les Provinces de l’Europe ”, et avaient fait “ des choses grandes & extraordinaires plus de deux mille ans avant Jésus Christ. “ Enfin ils [s’étaient] donné celui de Gaulois après avoir fixé leur demeure dans ces riches contrées situées entre l’Océan & le Rhin, entre les Alpes & les Pyrénées, qui sont les Gaules que nous habitons¹⁷”.

Il affirmait que “ *Sadorn*, que les Latins ont appelé Saturne, fils d’Urane, fut le premier Roy des Titans¹⁸”. Suivait Jupiter qui “ fit la guerre à son père Saturne et après sa mort régna seul sur les Titans¹⁹”. Cependant, précisait le critique, ces Titans, contrairement à certaines fausses croyances, ne furent ni des Dieux, “ comme l’ont vainement cru les Grecs et les Romains ”, ni des “ gens fabuleux ou imaginaires ”, mais des “ Princes puissants & des hommes mortels ”, des guerriers qui “ ont été en leur temps les Maîtres de la Terre²⁰”.

D’eux étaient venus également les Spartiates, les Umbriens, et aussi les Sabins. Ainsi tous ces peuples “ venus du haut de l’Asie établirent un empire qui [était] allé de l’Euphrate jusqu’aux extrémités de l’Espagne et de la Mauritanie, et qui n’a[va]it guère cédé en étendue, à celui des Romains ”. Les Celtes pouvaient donc rivaliser avec les Romains ! D’Argentré les avait fait remonter à Hercule ! La recherche ancestrale, biblique ou antique, n’avait-elle d’autre raison finalement que d’exalter la puissance, la grandeur d’un pays ?

“ Ces noms de Celtes & de Gaulois, reviennent presque à la même chose, & signifient des Hommes puissants, des Hommes de valeur²¹”, expliquait-il. Ce qui ne devait pas déplaire à un Louis XIV, alors à son apogée, qui avait porté le fer avec gloire au-delà du Rhin ! Ce fut sans doute pourquoi, dom Pezron tint à faire, dans ses explica-

13. *Ibid.*, p. 25.14. *Ibid.*, p. 42.15. *Ibid.*, pp. iiiij r^o et v^o.16. *Ibid.*, pp. 111 sq.17. *Ibid.*, Préface, p. iiiij r^o et v^o.18. *Ibid.*, pp. 65 sq.19. *Ibid.*, pp. 74 sq & 88 sq.20. *Ibid.*, Préface, p. vi r^o.21. *Ibid.*, p. iiiij r^o.

tions du diffusionisme culturel européen, une distinction importante entre Celtes et Teutons. Les Celtes descendus de Gomer avaient “ un degré d’antiquité sur les Scythes ”, et évinçaient donc par droit d’aïnesse les Germains qui ne tiraient leur naissance que de Magog, deuxième fils de Japhet, donc cadet de Gomer. Toujours “ la primogeniture gallicque ” de Lemaire de Belges !

Si dom Pezron pouvait affirmer fièrement au terme de ses travaux : “ Je crois être monté par diverses recherches assez singulières, jusqu’à la source de la Nation, ou si vous voulez, jusqu’à la tige de son origine²²”, on ne peut qu’acquiescer aux singularités mais en les regrettant... Mais on ne ricana point devant ce discours “ patriotique ”, ni à l’Académie Royale des Sciences, ni à l’Académie Française, ni dans le bureau de l’Abbé Général de Cisteaux qui donnèrent leur approbation pour la publication ! Il était sans doute trop flatteur pour le pouvoir.

Le discours délirant de dom Pezron ne se content pas à ces considérations historico-patriotiques. Son argumentation sollicita le concours - nouveauté inattendue - de la langue bretonne ! La noble généalogie des Français-Celtes y trouvait en effet une preuve irréfutable de son antiquité celtique ! Le prestigieux peuple des Titans n’avait eu “ d’autre langue que celle des Celtes qu’on parlait dans les Gaules du temps de César : Langue que l’on conserve encore de nos jours dans notre Bretagne ”, assurait le natif d’Hennebont²³. Pour lui, il ne faisait absolument pas de doute que cette langue celtique s’identifiait au breton qu’il connaissait. Le passé celtique de la France s’y enracinait. Ses explications linguistiques tombent comme des certitudes absolues, la langue bretonne valant autant que “ l’autorité de plusieurs Anciens ”. Ses démonstrations ne souffraient pas de réplique. Voici un premier exemple. Il s’applique à Saturne, prince titan :

Les Grecs ne l'appellent point autrement que Crone, mais chez les Latins il est toujours appelé Saturne. Ce nom est celui qu'il portait chez les Titans qui l'appelaient Sadorn, c'est-à-dire martial et belliqueux. Encore aujourd'hui en langue Celtique ou Bretonne, qui est la même que celle des Titans, di sadorne c'est le Samedi d'où les Latins ont fait dies saturni, le jour de Saturne, comme de di Lun di Mers, ils ont fait Lundy, Mardy, etc. et ainsi des autres Planètes dont tous les mots latins sont certainement pris de la langue des Celtes. (...) Quant au nom de Crone que les Grecs lui donnent, l'on peut assurer qu'ils ne disent que des pauvretés là-dessus²⁴.

Dom Pezron, dans sa hâte à démontrer que le mot Titan était celtique — “ Tir chez les Celtes signifie terre, du Celt. Tit, qui signifie de

22. *Ibid.*, Préface, p. iij.23. *Ibid.*, Préface p. vi r^o.24. *Ibid.*, pp. 72-73 et 415.

25. *Ibid.*, pp. 364 et 368.

26. Dom Le Pelletier, *Dictionnaire de la langue bretonne...*, 1752, pp. 882-883. Cf. également la lettre du 30 septembre 1719, in Gw. Le Menn, *Contribution à l'étude de l'histoire des dictionnaires bretons*, Thèse d'université, Rennes, 1981, cahier 9, p. 19.

la terre²⁵», expliqua-t-il — commit cependant une belle erreur que dom Le Pelletier, son collègue cistercien, relèvera, quelques années plus tard. Dom Pezron, remarqua-ce dernier, avait “fondé, son système de l'antiquité des Celtes sur le mot Tit, qu'il prétend[ait] être Breton, & d'où il fai[sai]t venir le nom Titan. Il a apparemment lu, ou cru lire Tit, où il était écrit Tir. Tit en Hébreu, et non en Breton, est de la bœe de la terre détrempe²⁶.” Mais la construction intellectuelle de dom Pezron avait été agencée pour donner du lustre à sa nation, non pour chanter les vertus de la philologie hébraïque !

On l'a compris. Il allait de soi que “ la langue Celtique ou Bretonne ” était première, et que le latin était dérivé du celtique ! Se manifestait chez ce bretonnant, comme chez Jean Picard, une sorte d'impérialisme culturel qui flattait en l'occurrence son orgueil personnel : sa langue natale était celle des Titans ! Les linguistes bretons n'oublieront pas cet honneur fait à leur idiome trop peu considéré jusqu'alors.

Dom Pezron avait la même assurance linguistique quand il expliquait l'origine de Rhéa, toujours à partir de sa connaissance du breton :

Rhéa a été tout ensemble la soeur et la femme de Saturne. (...) [Ce nom] signifie Dame en langue Celtique comme Rhy en cette langue veut dire, Seigneur. Les Grecs & les Latins font pitié dans les Etymologies qu'ils donnent à ces noms de leurs Dieux prétendus ; car elles sont toutes fausses et n'ont, si j'ose ainsi dire, ni rime ni raison²⁷. Et il concluait péremptoire : “ Tous ces noms viennent de la langue des Titans, qui n'a point été autre que celle des Celtes ; et quiconque ne sait pas cette langue, qui est encore vivante en quelques endroits des Gaules et d'Angleterre, ne fera que s'égarer²⁸”

Une certaine linguistique, régnant à partir du breton les origines des langues antiques prit ainsi, avec ce cistercien, une importance jusqu'alors inégalée. Tous les peuples d'Europe étaient d'origine celtique, y compris les Grecs ! Ce qui allait lui permettre de faire des rapprochements entre le celtique, le grec, le latin et l'allemand. Car la science étymologique de ce Breton était universelle, et son ardeur à tout expliquer par le celtique ne souffrait pas d'opposition. Plus de cent pages de son ouvrage étaient consacrées à l'origine de cette langue. Il se fermait sur une “ Table de Mots Grecs, Latins et Teutons ou Allemands, tirez de la langue des Celtes, ou Gaulois²⁹”. Il ne s'étonna guère de trouver des mots celtiques en Perse³⁰, chez les Parthes, les

27. Dom Pezron, *Antiquité...*, pp. 73-74.

28. *Ibid.*, pp. 73-74.

29. *Ibid.*, pp. 332-440.

30. *Ibid.*, pp. 320 sq.

Eoliens ou chez les Latins. Il devint l'ardent propagandiste du celtique, “ langue matrice ”, “ langue-mère de l'humanité ”, concept qui allait avoir une vogue éclatante tout au long du siècle.

L'ancestralité celtique et linguistique avait fait une entrée en trombe avec dom Pezron. Désormais elle allait être revendiquée pour la plus grande gloire des Bretons et de leur culture !

5. Les paysans bretons, “les derniers rejetons des fiers Gaulois”

À la fin du siècle, la langue bretonne s'affirmait comme le meilleur fit conducteur pour valoriser l'origine celtique des Bretons. Dans les *Origines gauloises* (1801, première version en 1792), La Tour d'Auvergne considérait “ les Bretons Armoriques comme les vrais descendants des anciens Celtes dans le continent de l'Europe³¹”.

Ce sera dans l'idiôme des Bretons et dans celui des Gallois d'Angleterre, que je puiserai mes recherches sur nos origines et sur nos antiquités. (...) Ces sources sont pures, elles ne sauroient aujourd'hui être suppléées par aucune autre³².

Aussi réfuta-t-il la mythologie de pacotille héritée des siècles précédents :

Je n'entreprendrai pas d'examiner et de discuter si les Celtes nos ancêtres, sont descendus des Titans, de Celtus fils de Polyphème, de Gomer ou de Tubal, enfans de Japhet ; si Galates, fils d'Hercule, leur imposa le premier le nom de Gaulois ; si, suivant Ammien Marcellin, qui emprunta son sentiment de Timagène, ils le durent à la mère d'un de leurs rois ; ou enfin, si Mylius et Cluvier, auteurs modernes, voulant fermer toutes les issues aux conjectures à venir, dérivèrent, avec plus d'apparence de vérité, le nom des Gaulois du belgique wallen, ou gallen, qui veut dire voyager. (...) respectant, dis-je, toutes ces autorités, sans les adopter ni les rejeter, je ne me rendrai juge d'aucun de ces systèmes³³.

Désormais la langue “ celto-bretonne ” possédait un statut historique et fondait l'identité des Bretons. Cependant La Tour d'Auvergne ne put s'empêcher, lui aussi, de prouver que les Bretons possédaient “ des quartiers de noblesse ” incontestables. Ces héritiers des Gaulois descendaient des Scythes, leur lignage se raccrochait donc aux origines mêmes de l'humanité ! Strabon ou Aristote permettaient de l'affirmer.

Dans le chapitre II des *Origines gauloises*, il présenta en effet des “ conjectures ” inattendues sur les rapports entre les Bretons, les

31. La Tour d'Auvergne, *Origines gauloises*, p. 26.

32. *Ibid.*, p. iij.

33. *Ibid.*, pp. 25-26.

Gaulois et les Scythes. Une ethnographie comparative les fondait "sur de grandes vraisemblances" : malgré les siècles, mêmes mœurs, mêmes vêtements, mêmes pratiques religieuses, même constitution physique, mêmes vertus.

Un ensemble de traits typait le Breton : les "cheveux longs et flottans sur les épaules", les pieds nus dans les sabots, le "sac h", *sagum*, "manteau qui couvrait les épaules", les "bragues ou bragou", "haut-de chausses très amples". Leur "pen bas", "massue que les Bretons] maniaient avec une singulière dextérité" avait-elle à voir avec la "dureté et l'épaisseur reconnue de leur crâne" — "crânes, reliques précieuses qu'ils enchâss[ai]ent et conserv[ai]ent avec un soin religieux" dans les églises ? Les définissaient encore les "antiques superstitions de leurs pères" — "la meilleure foi [accordée] aux prodiges, aux enchantements, aux sorciers et à quantité d'extravagances semblables", notamment les croyances aux loups-garous, l'usage de compter par nuits et non par jours³⁴ —, les exercices gymniques dans lesquels ils avaient "la réputation d'exceller", jusqu'à leur cidre qui paraissait être la même boisson que les Gaulois, que "Diodore nommait zithus, en grec zithos, en égyptien zysts", — et que La Tour d'Auvergne évoquait gravement, ne permettant point que cet exemple prêtât à "la plaisanterie, indigne de la gravité de l'histoire". Enfin, vertu suprême de ce peuple remarquable : "leur parole, serment inviolable" — "jamais Breton ne fit trahison" ! Tout cela illustrait un "concours heureux de rapports, qui sembl[ait] faire retrouver encore les anciens Celtes dans les Bretons du continent et désigner en effet ceux-ci comme les derniers rejetons de ces fiers Gaulois, deux fois vainqueurs de Rome, dont ils se flatt[ai]ent d'être les vrais et originaires descendants³⁵".

Il est à remarquer que La Tour d'Auvergne faisait un choix sociologique inattendu dans sa description des Bretons, en cette fin de siècle révolutionnaire. C'était le paysan breton qui était l'héritier des Gaulois et des Celto-Scythes. Cette ascendance antique et prestigieuse n'allait plus servir les élites politiques, les familles nobles, mais le peuple paysan assimilé au peuple gaulois, le peuple qui parlait breton, qui avait conservé depuis des siècles cette langue-mère primitive, pure et sans tâche ! C'était marquer une rupture essentielle dans la finalité qu'avaient assignée au mythe d'origine les historographes et érudits des siècles précédents.

En "célébrant" les paysans bretons, La Tour d'Auvergne inno-

34. *Ibid.*, chap. II, pp. 28-55.

35. *Ibid.*, p. 54.

vait. Ses *Origines gauloises* contribuaient à honorer et à promouvoir, plus que dom Pezron, dom Lobineau et dom Morice ne l'avaient fait, une identité populaire bretonne fondée sur la pratique de la langue — malgré le délire linguistique dont fait preuve l'ouvrage ! On allait lui savoir gré d'avoir valorisé le monde paysan même si ce peuple au grand cœur, aux vertus insoupçonnées, demeurait un peuple primitif, fruste, sauvage ! Il faut prendre ces adjectifs au bon sens des termes. Cette civilisation paysanne reflétait quelque chose de la civilisation antique, que en était le substitut. Rousseau avait, depuis un certain temps déjà, encensé le bon sauvage. Voltaire avait, en 1767, écrit une belle tragédie dans le goût du temps, *Les Scythes*, dans laquelle il vantait les mérites de ce peuple primitif et innocent. Les Bretons de La Tour d'Auvergne étaient eux aussi, un peuple figé, hors du temps, en dehors de l'histoire :

Ce que l'on dira des Bretons dans tout le cours de cet ouvrage, ne doit strictement s'entendre que des habitans de nos campagnes, et particulièrement de ceux qui sont éloignés des bords de la mer. Ceux-ci se mariant entr'eux, et jamais hors de leur état, parlant d'ailleurs une langue qui leur est particulière, ne sauroient être regardés comme un mélange de Goths, de Vandales, de Romains ou de Francs. N'ayant eu en aucun temps de commerce avec les étrangers, ils n'ont pu adopter leurs mœurs, leurs usages, ni leur langue. Ces Bretons forment proprement une classe d'hommes à part, qui ne change pas ; et nous reviendrons au monde dans deux mille ans, que nous les trouverions tels qu'ils sont aujourd'hui, et tels qu'ils étoient sans doute il y a vingt siècles³⁶.

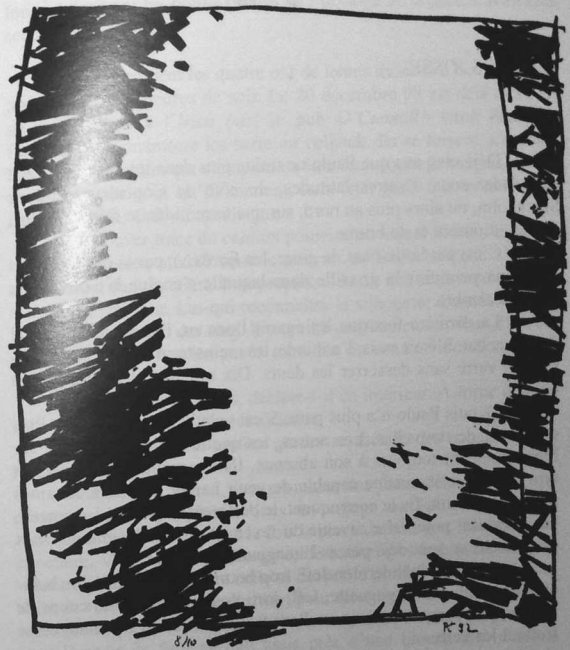
36. La Tour d'Auvergne, *O.G.*, t. I, pp. 26-27.

La Tour d'Auvergne enfermait déjà cette nation bretonne profondément originale dans un microcosme de "parc d'Armorique" ! Cette valorisation sociologique de la paysannerie, en pleine période révolutionnaire, était ambiguë ! Ces Bretons-Gaulois venaient d'être regardés par les Barère et autres représentants du nouvel État français comme des fédéralistes, des anti-révolutionnaires ! Le Républicain identifiait-il les Bretons aux Français valeureux qui avaient suivi la Révolution ?

Si les textes de La Tour d'Auvergne eurent d'heureux prolongements au XIX^e siècle, autant dans la représentation que l'on eut du monde paysan que dans la création littéraire bretonne, ils prêtèrent aussi le flanc à une critique acerbe. Son livre fut pour une bonne part à l'origine de la celtolâtrie qui sévit à l'Académie Celtique, de 1805 à 1814, et de la curiosité ethnographique envers les Bretons dans les premières décennies du XIX^e siècle. Mais, vers le milieu du

XIX^{ème} siècle, son esquisse "gallo-scythique" du paysan breton inspira une peinture pseudo-réaliste et folklorisante qui le transformait en chouan "superstitieux, subversif et obscurantiste". Victor Hugo, dans *Quatre-vingt treize*, la reprit en forçant le trait : être archaïque, sale et hirsute, chouan brigand, "sauvage grave et singulier (...), respectant son maître dans son bourreau, parlant une langue morte" ! Ce Gaulois idéal, aux ancêtres fort antiques et glorieux, qu'avait imaginé La Tour d'Auvergne n'était plus qu'un pitoyable cliché !

Ainsi, le XVIII^{ème} siècle fut le moment clé de la mise en place d'une mémoire celtique en Bretagne. Le mythe était en germe dans D'Argentré. L'historiographie bretonne s'attachait à le promouvoir. On avait enfin rétabli, comme l'écrivait La Tour d'Auvergne, dans un élan d'enthousiasme, "sur la liste des nations, les Gaulois, ce peuple célèbre qui semblait en avoir été effacé, tandis qu'il exist[ait] encore avec gloire dans les Bretons de l'Armorique et dans (les Gallo-Francis), les Français, leurs originaires descendants". Le "Nos ancêtres les Gaulois" républicain allait le vulgariser. L'intérêt pour le passé celtique qui y avait conduit n'avait tablé que sur la valeur de l'ancestralité... ! La véritable histoire du monde celtique était encore à découvrir. Toutefois, si on peut reconnaître à la celtomanie le mérite d'avoir porté l'imaginaire d'un peuple pendant deux siècles, il convient à notre époque d'en mesurer les limites, et de s'interroger sur le bien-fondé de la modernité qu'elle représente !



Yves Plusquellec
Sans titre
Linogravure, 1992
(21,0x23,7)

Paulo est en voyage

JACQUES JOSSE

Déjà cinq ans que Paulo ne traîne plus dans les parages. Doit se balader sous d'autres latitudes, du côté de Copenhague ou de Stockholm, ou alors plus au nord, sur une terre indécise faite de neige, de ciel, d'ombre et de brume.

C'est par là (le bleu, le givre, les fjords...), par là qu'il espérait se diriger pour fuir la grisaille dans laquelle s'engluie la ville dès le début décembre.

La dernière fois que les égarés l'ont vu, il avait garé son J.7 devant le bar. S'était assis, l'œil vide, les mains tremblantes, pour éclipser son verre sans desserrer les dents. Dix minutes plus tard, il était dehors.

Depuis Paulo n'a plus paru. S'est volatilisé corps et âme. Plus de traces, de nouvelles. Les autres, les quatre qui boivent bière sur bière trinquent toujours à son absence. Ils évoquent, à son sujet, un type à l'allure incertaine capable de venir hanter la ville à certaines heures de la nuit. Ils le convoquent, le dorlotent, n'ont pas leur pareil, ces éberlués, pour faire revenir du revenant en un clin d'œil. Deux d'entre eux se sont déjà pincés l'imaginaire à ce jeu.

Ainsi, à Noël dernier, Jeff, trop bourré dans la pénombre habitée par les ahuris en goguette, Jeff, sorti prendre l'air sur les coups de minuit, est revenu aussi sec au *Petit Savoyard*, rue St Melaine, en se frottant les yeux.

— Merde, les gars, je l'ai vu, c'était lui, j'en suis sûr, il marchait à grandes enjambées en direction de la Place Ste Anne.

Les égarés se sont regardés en silence. Léon a hoché la tête. Jeff s'est reversé à boire. Il a vidé son verre cul sec. "Allez, à la santé de Paulo", a-t-il marmonné en s'essuyant les lèvres d'un geste brusque.

Un an plus tôt, rentrant de piste, serré de près par ses congénères, un 22 ou 23 décembre, Robert avait lui aussi cru voir l'ombre, le double ou le fantôme du disparu en train de fouler des flaques de lumière le long de l'avenue Janvier. Sur le coup, il n'avait pas bronché. Juste ressenti une drôle de sensation. N'empêche, la présence bru-

meuse de ce hibou dégingandé qui sautillait, dix mètres devant lui, en fonçant droit sur les points rouges de l'horloge de la gare, l'avait bien secoué.

En ce moment les quatre ont de lentes traînées d'écume sur les joues. Il est huit heures du soir. Le 20 décembre 98 est déjà mort. Ils se sont arrêtés à l'*Irish bar*, le pub *O'Connell's* situé Place du Parlement. La mémoire les serre au colback. Ils se toisent, s'agitent. L'odeur de double qui s'empare du lieu leur donne le tournis. Il suffirait d'un coup pour qu'ils mettent, sans crier gare, à nouveau le cap sur Rotterdam, Oslo, Copenhague...

Pas de trace du camion pourri avec lequel Paulo s'est tiré...

En secret, attablé sous le portrait de Beckett, René s'empile réel et imaginaire dans le crâne. Il se prépare... Se dit que cette année ce sera sans doute son tour. Lui qui reconnaîtra la silhouette élancée du solitaire filant au hasard des rues. Il y croit à ces flashes, ces feux d'or, ces entrevues rapides sur les pavés mouillés du centre-ville. Longtemps qu'il y songe...

"On est tous habités, déclare-t-il en intérieur. À force de penser aux absents on finit par les susciter."

Pour l'instant, il préfère garder sa théorie des apparitions en réserve.

Paulo, il le verrait bien promener ses jeans délavés dans une commune de la périphérie, dans un village où les guirlandes de l'unique sapin éclaireraient à la fois la place du bourg et les abords du cimetière. Vers minuit, il l'imagine, de retour sous une pluie fine, au volant de l'estafette, garant celle-ci devant le portail, sortant une bouteille de vodka (de marque *Pravda*) pour fêter Noël au goulot avant de redémarrer, quelques minutes après, pour gagner Rennes au plus vite avec l'espoir de finir sa nuit assis près d'une blonde aux dessous mauves sur la plus douce des banquettes du *Piccadilly*.

René lève le nez. Il sourit, allume une cigarette. Jeff revient avec de nouvelles bières. Robert colle, sans attendre, sa bouche à l'écume.

En face, Léon hoche la tête. Il a remarqué la lente déambulation mentale de René. Cela le rend triste. Lui ne rêve plus beaucoup. Il se cogne à la réalité. Trouve la chose assez pénible à vivre.

Au début, il s'est pourtant planté devant le même écran que les autres. Même film, même cinéma. Paulo, jamais plus personne n'avait entendu parler de lui. Pas de famille dans le coin... Débarqué à Rennes

par hasard, reparti de la même manière, après avoir noué des liens avec quatre égarés de son espèce... Paulo, en disparaissant, devenait un peu l'étoile filante susceptible de diffuser des rais de lumière sur l'existence grise des célibataires restés scotchés sur place...

Léon secoue la tête. Il sait maintenant que tout cela est trop beau pour être vrai.

— Trop beau, répète-t-il. Et même si son murmure ne dépasse pas le stade du monologue intérieur, il sait de quoi il parle.

La vérité sur la disparition de Paulo, lui, le Léon, il la connaît. N'est pas près de s'en vanter. S'est même promis de ne jamais la divulguer aux autres... Elle est venue à lui par hasard, quand en mai dernier, convoqué à l'hôtel de Police pour une vieille histoire de drogue (pauvre queue de poisson du destin) qu'il croyait classée depuis des lustres, le flic en bras de chemise s'est mis à lui remémorer la trajectoire de voyageur en lui lâchant le morceau, comme ça, sans prévenir, de but en blanc, dans le bureau trop propre où on entendait les mouches voler.

— Paulo d'où ça ? De Copenhague ? Tu parles... Parti d'ici le 25 décembre 93 et retrouvé sur le port d'Ostende le premier janvier 94. Retrouvé raide mort, dans son J.7, avec une seringue à ses côtés et trois doses d'héroïnes dans les veines.

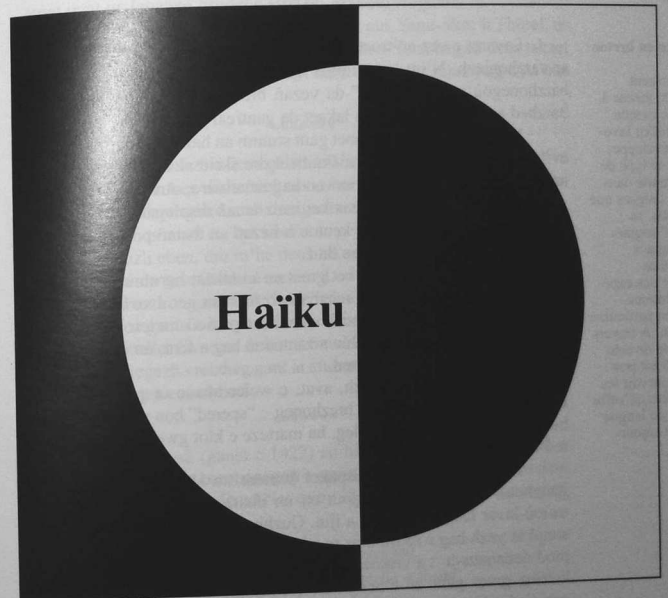
Le flic aux yeux de crapaud a ensuite tapé du plat de la main sur un dossier. Il s'est levé. Il a montré la porte à son interlocuteur...

Ce jour-là, Léon est sorti groggy du bureau. Il s'est enfilé trois cognac au *Café Del Mare* avant de rentrer chez lui en longeant les hauts murs de la prison des femmes.

Désormais il laisse, de temps à autre, et en ce moment même, ses pensées vaquer sur une esplanade déserte, au petit jour, au bord de la mer du Nord. Il y ajoute la route côtière, les réverbères oranges, le chuintement des vagues et une estafette dans laquelle un type au visage marqué se prépare, en tremblant, à partir en voyage de l'autre côté de lui-même.

Rennes, décembre 1998

Jacques Josse est né en 1953 à Lanvollon dans les Côtes-d'Armor. Il habite à Rennes depuis plusieurs années. Il a récemment publié *Le Veilleur de brumes* (récit, Éd. Le Castor/La Rivière échappée, 1995) et *Vision claire d'absence au monde* (poèmes, Éd. Paroles d'Aube, 1998). Son dernier livre, *Un habitué des couverts d'air*, qui rassemble des pages de carnets écrits entre 1992 et 1997, vient de paraître aux Éditions Cadex. Il anime, par ailleurs, les éditions Wigwam, consacrées à la poésie et à la peinture.



An haiku e brezhoneg

GANT MARIE-THÉRÈSE LAOD HA GLAODA MORVAN

Le haiku en breton

L'engouement auquel on assiste à travers le monde pour le haïku favorise le développement de ce type de poésie courte dans d'autres langues que le japonais, sa langue d'origine. Cette vague a engendré en Bretagne des expériences intéressantes, en particulier en breton. À travers l'exemple de cinq poètes, il est possible d'entrevoir les possibilités qu'offre le haïku de langue bretonne aujourd'hui.

Lavaret e vez eo troet ar Vreizhiz war an darn ar sonerezh hag ar varzhoniezh. N'int ket chomet diseblant, neuze, eo deuet giz ar barzhonegoù anvet "haïkus" da vezañ brudet dre ar bed, ha lod eus barzhed ar vro o deus en em lakaet da gantreal war an hent nevez-se.

Moarvad int bet dedennet gant stumm an haiku abalamour ma oa evito un doare disheñvel da ziskuilhañ dre skrid al liammoù a zo etre an dud hag an natur, etre ar re veo hag ar re varo, etre ar pezhh a vez gwelet, klevet ha santet. N'eus ket kaoz amañ displegañ soñjoù en un doare lojik hag ordinal, met kentoc'h bezañ an tostañ posubl eus darvoudoù ar bed ha santadoù an dud.

Ha kement-se ne vez ket graet en ul lakaat bernioù gerioù stag ha stag, met er c'hontrol en ur zibab piz kement ger a vo implijet evit skrivañ ar peb pouezusañ dindan un nebeud pozioù : e teir linenn e vez kontet un istor simpl hogen lun a zantadoù hag a fent, un istor da dostaat ouzhh kevrin divent ar bed.

N'eo ket dre zegouezh, avat, e weler abaoe ur pennad amzer barzhonegoù haiku skrivet e brezhoneg : "spered" hon yezhh a zo disheñvel krenn eus hini ar galleg, ha marteze e klot gwelloc'h gant spered an haiku.

E brezhoneg e vez dispaket kement tra sklaer hag eeun, met gouzoud a reer ivez implijout en un doare naturel skeudenoù ha troioù-lavar leun a vlaz hag a ijin. Ouzhhpenn e heller lavarout ez eo soupl ar yezh hag e ro tro d'ar re a implij anezhi da c'hoari ganti en ur mod dedennus-tr : a viskoazh o deus ar varzhed hag a skriv e yezhoù keltieg graet gant ar c'henganañ (*alliterations*). Lakaat a reont ar gerioù da glotañ gant ar pezh a zisplegont, ha dre ze e teuont a benn da reiñ muioc'h a bouez d'o skridoù.

Araok kinnig un dornad haiku bet kompozet war-eeun e brezhoneg, menegomp ivez un nebeud troidigezhioù hag o deus roet tro d'ar vrezhonegerien da ober gwelloc'h anaoudegezh gant bed ar Sav-Heol, dreist-holl bro-Japan.

E 1985, da gentañ, e voe embannet 38 barzhoneg eus bro an heol

o sevel en un niverenn ispisial eus ar gelaouenn lennegel "Planedenn": un toullad a varzhonegoù japaneg anvet "dodoitsu" e oant bet lakaet e brezhoneg gant Fulup Audinet.

Un nebeud bloavezhioù warlec'h, e 1991, e teue er maez *Marvailhoù ar Sav-Heol*, ul levr a gontadenoù poblek eus bro-Japan troet gant ur Japanad brudet e Breizh, Makoto Noguchi.

Da evelañ e rankomp ober kaoz ivez eus Yann-Varc'h Thorel, ur Breton troet da vat war varzhoniezh klasel bro-Sina, hag en deus lakaet embann e 1996 e droidigezh eus tri barz T'ang (ur mare hag a za eus 618 betek 907).

Dre al levrioù-ze o deus gelllet ar Vrezhonegerien kaoud un tañva eus ur sevenadur ken disheñvel eus o hini, gant ur mod all da zisplegañ ar bed ha darempred mab den gant an natur.

Fronezhus mad eo bet neuze ar gejadenn-ze etre diou vro ken pell an eil ouzh eben, dre m'he deus lakaet barzhed zo d'en em soñjal war o arz ha da grouiñ traoù nevez. Lod diouto o deus lakaet war o stern sevel barzhonegoù berr "giz haiku", hag e touez ar pezh a zo deuet er maez ganto e kaver tammoù skridoù souezhus awalac'h.

Bez e heller lavarout ez eo ur binvidigezh ouzhpenn hag a zo bet roet d'al lennegezh vreizheg gant ar stumm nevez-se, hag ivez un digoradur war ar rest eus ar bed.

Youenn Brusk (ganet e 1922) eo hag a zo bet an hini kentañ o kinnig d'al lennerien barzhonegoù a seurt-se. En e oberenn *Un haykoù bennag*, embannet gant Brud Nevez e 1984, eo aned eo levezonet gant awen an haiku japanad :

<i>Dirak al loar-gann</i>	<i>Avel reter foll</i>
<i>'Giz un daolenn japanad</i>	<i>Ar hamelia a zivad</i>
<i>Brini war eur brank</i>	<i>War al letonenn</i>

Fañch Peru (ganet e 1950), avat, a zo anavezet a goz evel skri-vagner danevelloù, romantoù, barzhoniezh hag istorioù beaj. Ul labour dedennus ha dibar e ra war dachenn ar rimadelloù hag ar c'hrennlavarioù poblek eus ar vro : diwar lusk hengounel an troioù-lavar-se e klask peurlipat ur stumm barzhoniezh berr tost d'an haiku. Eno e vez santet pouez an natur ha mareoù an amzer war ar maez e kement

linenn, en ur mod hag al liamm spered hon tadoù-kozh hag ar spered japanad.

<i>E miz Mae bemdez</i>	<i>E miz Here</i>
<i>E astenn an abardaez</i>	<i>E vez gwalc'het an oabl</i>
<i>Eus paz ur gerc'heiz</i>	<i>Div wech bemdez</i>

(Diwar *Hentoù ar C'hornog*, 1995)

War ar memes tachenn, hini ar vuhez war ar maez, tost. Pal lennegezh dre gomz, e skrive ivez Añjela Duval, ur beizantez simpl ha paour eus bro Dreger (1905-1981). Karantez ar vro, an douar, an natur, setu ar pezh a gonte hi. He barzhonegoù a oa eeun ha glan evelti, hag e tizent da vat kalon ar Vretoned.

Brudet e voe he oberenn betek bro C'hall ha meur a vro en Europa. E Breizh, avat, e oa deuet da vezañ un arouez eus buhez nevez al lennegezh hag ar varzhoniezh e doug ar bloavezhioù 70 : levezonet eo bet ganti kalz a skrivagnerien hag a arzourien yaouank hag a felle dezho krouiñ ur sevenadur breizhek a vremañ, digoret war ar bed braz.

Klasket he deus ivez sevel barzhonegoù berr "giz haiku", hag ez eus deuet ganti evel-se taolennigoù hag istorioù berr e rae "klichedoù" diouto.

<i>War al leton touzhet berr</i>	<i>Etre Koad Iliav ha tour Plouber</i>
<i>Pemp dred o klask o boued</i>	<i>Eo deuet a-benn an heol</i>
<i>Ur c'harr-tan er c'horn tro</i>	<i>D'ober ur prenestr d'ar goumoulen</i>

Klañv-braz 'oa kaset d'ar c'hlañvdi
O lezel er ger he chas feal glac'haret
Ha daou re-votoù-koad nevez-flamm

(Diwar *Stourm a ran war bep tachenn*, 1998)

Yaouankoc'h eo Rozenn Milin (ganet e 1960), ur varzhez deuet nevez zo da ved an haiku. Ur vaouez devet gant tan ar vuhez eo, hag a skriv barzhonegoù awennet gant he bugaleaj war ar maez. Haiku stank, karget gant santadoù frommus, lusket gant sonerezh ar gerioù, dispaaket en ur yezh berv ha saourus, a vez roet deomp da lenn gant Rozenn.

<i>Glebor an deizioù du</i>	<i>Bleujadenn yud:</i>
<i>A dreuz ar mogerioù</i>	<i>Eur vuoc'h en noz</i>
<i>Ha va eskern</i>	<i>A glask an neñv</i>

Dour ha douar diliou
E foñs an aber
Ul labous gwenn

Paol Keineg (ganet e 1944) a ranker kontañ e touez ar skrivagnerien hag o deus pouezet kalz war ar varzhoniezh a-vremañ e Breizh. Skrividig hag entanet eo e levrioù, gouestlet war an dachenn bolitikel hag e varzhonegoù a zeblant aliez bezañ drougpedennoù pe gomzoc'h profedus. E 1978 ez eus bet embannet ul levrig a haiku skrivet gantañ, e lec'h ma vez kavet beradoù sklerijennek evel ar re-mañ:

<i>Nevez du-dall mis Du</i>	<i>Nevez amzer</i>
<i>Nezkont ez eus tud o selled</i>	<i>Fached droug-roz ar gwez-kerez</i>
<i>Cent o genou</i>	<i>Aet eo toud ar saout da vreskenn</i>

Digwener
Mouez doueigoù
Dre al linselloù o flapan

(Diwar *Haiku*, 1978)

Evel just n'eo ket klok al listenn-mañ, met ar pemp skouerenn a zo bet roet a ziskouez marteze ar pezh a heller ober e brezhoneg gant stumm an haiku.

Gwelet e vez, d'an nebeutañ, e hell an haiku bezañ degemeret gant skrivagnerien ar vro, en desped d'ar stumm-se bezañ bet ganet e bro-Japan 300 bloaz zo, en eur gevredigezh disheñvel krenn eus hini Vreizh, ha zoken eus hini ar Japan a-vremañ.

Dre an nebeud barzonegoù hon eus kinniget amañ e weler ivez penaos eo kreñv c'hoazh levezon ar sevenadur japaneg war lod eus hor barzhed, pa z'eo disterroc'h war lod all. Dont a ra a benn lod diouto da vrezhonekaat o haiku ervat, ha war ar memes tro int gouest da zispa-kañ, gant o c'hizidigezh o unan, skeudennoù ha santadoù komprenabl dre ar bed a bez.

Setu 'ta, boulc'het eo an hent. Ra vezo bremañ kalz a Vretoned all oc'h en em lakaat da bleustriñ war stumm an haiku, evit diorren c'hoazh an doare barzhoniezh nevez-se e Breizh.

Comme un vent fou dans la cascade

ALAIN KERVERN



J'ai rencontré Ban'ya Natsuishi, compositeur de haïku, le 9 octobre 1997, à Calais, lors d'un rassemblement poétique organisé par la *British Haïku Society* dans le tunnel sous la Manche. Bouillonnant d'idées, toujours à l'affût d'une réalité qui se dérobe, tout son être semblait alors mobilisé par la singularité du lieu et de la circonstance.

de ces haïku étonnants, à mille lieues des poncifs du genre, avec leur cortège de grenouilles sautant pour l'éternité dans leur mare, leurs cerisiers en fleurs, et leurs corbeaux perchés sur une branche au crépuscule...

*Automne encore chaud
Et l'épave d'un dragon
Au fond de l'Atlantique*

*Vers le miracle du jour
Il titube à travers bois
Le hérisson*

*Glands jonchant le sol
Dans la brume
Quelqu'un en prière*

*Prévoyant mille ans d'absence
Au rocher je suspends
Le rideau d'une cascade*

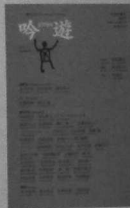
Ban'ya Natsuishi est, se plaît à dire la presse japonaise, "l'étoile montante du haïku" au Japon. Les spécialistes européens, quant à eux, le désignent comme le plus grand talent poétique de sa génération. Et pour le haïku, cette forme de poésie brève, à laquelle s'adonnent quotidiennement des millions de Japonais, Ban'ya Natsuishi a des projets, et même de l'ambition. Car il pense que ce genre de poésie a encore beaucoup d'avenir.

Né dans le Japon du XVII^e siècle, d'une tradition multiséculaire qui faisait de la poésie le mode de communication par excellence à la cour impériale, le haïku a pris son envol dans l'ombre immense de Bashô, maître incontesté, en devenant une pratique généralisée dans les milieux bourgeois et chez les paysans aisés. La caractéristique de cette forme de poésie fut d'abord une attention particulière aux saisons, qui s'exprimait par l'apparition d'un *kigo* (un mot de saison) dans le corps d'un rythme de dix-sept syllabes.

L'ouverture du Japon au monde extérieur, à la fin du XIX^e siècle, fut un véritable choc. Curieux de tout, les Japonais s'enthousiasmèrent pour la culture occidentale, et s'empressèrent de jeter aux orties les oripeaux du vieux Japon, haïku compris. Shiki Masaoka fut celui qui sauva le haïku en l'adaptant à la sensibilité nouvelle, s'inspirant des "croquis pris sur le vif", et de la technique photographique pour relancer ce mode d'expression particulier.

L'influence étrangère, et surtout américaine, de plus en plus marquée depuis la dernière guerre, repose aujourd'hui le problème de la survie du haïku. Car ce genre est très lié à tout un code culturel dont la mentalité contemporaine s'éloigne, ainsi que l'analyse finement Shûson Katô, une grande figure du haïku contemporain, disparu en 1993. Le Japon s'internationalise, et le haïku aussi. Que va-t-il devenir ? Ban'ya Natsuishi, quant à lui, est résolument optimiste parce que ce type de poésie est de nos jours l'objet d'un engouement planétaire. Il estime que le haïku peut devenir universel, s'il se débarrasse des connotations trop liées à une culture précise, celle du Japon. Ainsi, le sentiment saisonnier, et l'utilisation de "mots de saison", ne signifient rien hors du Japon, et cela, pense-t-il, est un obstacle pour que le haïku devienne un outil universel d'expression.

Lui-même bouscule depuis plusieurs années les sacro-saintes règles du haïku de la tradition néo-classique, au grand dam des tenants de l'ordre établi, fût-il poétique. Professeur à l'Université de Meiji, ce talentueux "haïkiste" milite pour une poésie vivante et universelle,



mais qui conserve la flexibilité, la délicatesse et l'asymétrie de l'esthétique japonaise. Il anime avec passion et générosité l'Association du Haïku contemporaine, où il se mobilise plus particulièrement en direction des enfants. Tout récemment, Ban'ya et ses amis ont lancé une revue littéraire, *Ginyū* (Le Diseur) dont le but avoué est "d'élever le niveau de la forme de poésie courte qu'est le haïku, quelle que soit la langue utilisée...", et de promouvoir les échanges internationaux.

Depuis quinze ans, inlassablement, Ban'ya Natsugai exprime ses idées novatrices à travers plusieurs essais qui furent objet d'événements littéraires à leur parution : *Poétique du haïku, essai sur le haïku de l'après-guerre* (1983), *Dictionnaire des mots clés du haïku contemporain* (1990), *Haïku, questions pour cent ans* (1995).

Auteur prolifique, il a publié six recueils de poèmes, dont les titres annoncent de la fougue, des images neuves et puissantes, mais ancrées dans une sensibilité bien japonaise : *Chroniques d'une chasse quotidienne* (1983), *Métropolitique* (1985), *Fugue des dieux* (1990), *Vagues de joie* (1992), *Science des grands arbres et des mégalithes* (1995).

Si les mégalithes l'inspirent, c'est que Ban'ya est venu plusieurs fois en Bretagne. L'atmosphère de la terre armoricaine lui a dicté maints poèmes dont on retrouve, mêlés à d'autres impressions glanées au cours de plusieurs périples à l'étranger, les sensations dans le véritable kaléidoscope qu'est son dernier recueil : *Pèlerin du globe* (1998).

<i>Bali</i>	<i>Voie Lactée sur l'océan</i>
<i>Déjà les adieux</i>	<i>Que viole</i>
<i>Au doyen des images</i>	<i>Un éclair</i>
<i>Toutes choses en or</i>	<i>Allah caché</i>
<i>À Istanbul</i>	<i>Dans un cœur de pigeon</i>
<i>Et la main de St Jean</i>	<i>Médina des aurores</i>
<i>À Rome de tous côtés</i>	<i>Il sourit au firmament</i>
<i>Éloquence</i>	<i>Ce rocher</i>
<i>Et pleine lune</i>	<i>Point de naissance du continent</i>
<i>L'arabesque</i>	<i>Nous, balladins routiers</i>
<i>Appelle un rien</i>	<i>Le soir d'été</i>
<i>De pure blancheur</i>	<i>À Montmartre</i>

<i>Enfin arrivé</i>	<i>Vers les moutons</i>
<i>Aux cinq fontaines</i>	<i>Vers l'Océan ce sentier</i>
<i>Où tombent les feuilles de chêne</i>	<i>Masure de pierre</i>
<i>Oubliant tout</i>	<i>Quatre mille ans</i>
<i>Ce grand peuplier</i>	<i>Un menhir en armes</i>
<i>Aux feuilles jaunies</i>	<i>À l'écoute des oiseaux</i>
<i>Brest</i>	<i>De la fontaine à la mer</i>
<i>Mes lilles en pleurs</i>	<i>Le pardon promène</i>
<i>Vest'ouest</i>	<i>Une clef en procession</i>
<i>Le chat se réveille</i>	<i>Grimpe dans un chêne</i>
<i>La Voie Lactée fume</i>	<i>Le soleil levant</i>
<i>Au-dessus de la Bretagne</i>	<i>Meuglement de vaches</i>

Poète et traducteur du japonais, Alain Kervenn vit et travaille à Brest.

Rod ar mizioù

FAÑCH PERU

War ar park riellet
Kernigelled sonn o fenn
Diouer a vuzhugenn

E gwasked ar c'hleuz
Bokedoù hañv abred
A vousc'hoarzh d'an heol

E tor ar bod
An drask a glask goudor
Evit he gorad

Gwad o sevel
Buhez oc'h adc'heneh
Miz Ebrel

Kelienenn Vae
War bluskenn an onnenn
E fenn en traoñ

E miz Mezheven
C'hoari gant krigi-raden
Azezet war ar bradenn

Eskelloù liesliv
Kirri dre lien
War al Lev-Draezh

Sachadenn sec'h
An dastumerez fav koko
O tiframmañ ur glorenn

Harp ouzh ar wezenn
Ur skeul a seizh pazenn
Hag ur banerad avaloù

La roue des saisons

Les champs nus et gelés
Les vanneaux dignes et déçus
Plus un seul vermicéau

À l'abri d'un talus
Primes poussées de primeveres
Au soleil souriant

Sous la panse d'un buisson
La grive cherche protection
Pour sa couvée

Sève et sang à nouveau
La vie monte et renaît
Au quatrième mois

La mouche de Mai
Sur l'écorce d'un frêne
La tête en bas

Au mois des fenaisons
Jeux de croche-fougères
Assis dans la prairie

Mille couleurs papillonnent
Chars à voile
Sur la Lieue de Grève

D'un coup sec
La ramasseuse de cocos paimpolais
Détache une cosse

Adossé au tronc d'arbre
Une échelle à sept barres
Un plein panier de pommes

Tufennoù o c'hwezhañ
Kelc'hoù houarn o stardañ
Koulz ar chistr nevez

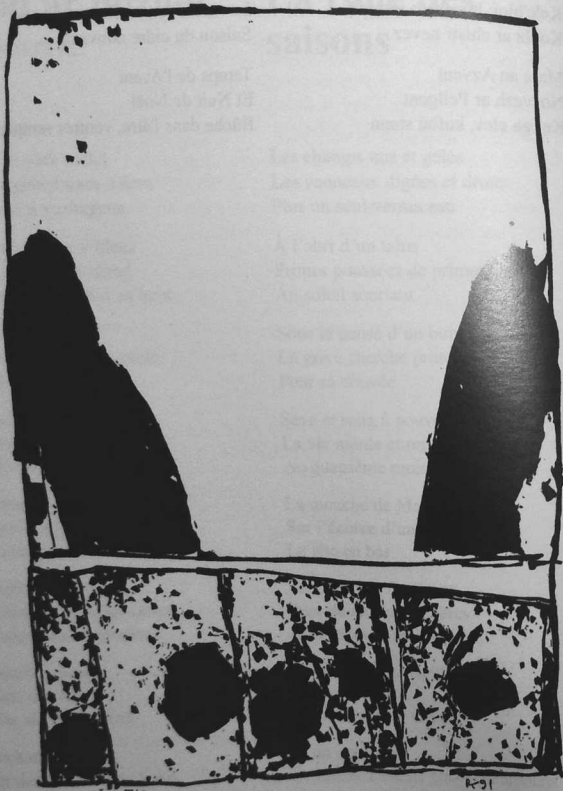
Mare an Azvent
Nozvezh ar Peilgent
Kef an etev, kofoù stenn

Le bois des barriques gonfle
Le métal des cercles serre
Saison du cidre nouveau

Temps de l'Avent
Et Nuit de Noël
Bûche dans l'âtre, ventres remplis

Fañch Peru,
écrivain et poète,
est maire de
Kofort-Berhet
(Côtes-d'Armor)

Traduction française
Alain Kervenn



Yves Plusquellec
 Sans titre particulier
 Linogravure, 1991
 (22,5 x 31,3)

YVES PLUSQUELLEC PAR LUI-MÊME

TABLE D'ÉPARGNE, TECHNIQUE
 RICHE DE POSSIBILITÉS -
 PREMIERS ESSAIS SUR LINO LÉUM,
 COMME FAUSSAIRE EN BILLETS DE
 MONOPOLY - CONSEILS DU "PÈRE
 CASTOR". EMPRUNTÉS À L'ALBUM
 "LINO GRAVURE" (1947) -
 QUELQUES TRAVAUX D'ÉLÈVE AUX
 BEAUX ARTS, SUR UN ÉPAIS LINO
 BLANC AUJOURD'HUI INTROUVABLE -
 LONGTEMPS APRÈS, DES VUES DE
 CAMARÉT TIRÉES SUR PAPIER
 JAPON. AVEC MISE EN COULEUR À
 LA GOUACHE - EN SUITE, DES PLAN-
 CHES ABSTRAITES, PAYSAGES PAR-
 FOIS IDENTIFIABLES (VORHOR) -
 TIRAGES DE GRANDES PLAGES
 NOIRES AU "BARREN", FROTTON
 JAPONAIS, FORMÉ D'UNE FEUILLE
 DE BANANIER PLIÉE, ET AU
 MANCHE DE GOUGE EN BUI,
 AFFIN DE BIEN ÉCRASER LE PA-
 PIER, TRAVAIL LONG ET FATIGANT
 ENFIN, AVOUER LE PLAISIR À
 NUMÉROTÉ ET MONOGRAMMER
 LES ÉPREUVES.

Yves Plusquellec, né
 en 1938. Études au
 lycée de Brest ; suit
 parallèlement les
 cours pour scolaires à
 l'école des Beaux-Arts
 (enseignement de
 Marie-Renée
 Chevallier-Kervern).
 Faculté des Sciences
 de Rennes, puis
 enseignant-chercheur
 en paléontologie à
 l'Université de
 Bretagne Occidentale.
 Expositions de groupe
 à la chapelle Saint-
 Joseph à Lesneven de
 1971 à 1982 ; Salon
 de Camaré de 1973 à
 1986 ; Biennale de
 Saint-Brieuc, 1977 ;
 Lauréats de la 1^{re}
 Biennale de
 Saint-Brieuc,
 CAC de Saint-Brieuc
 et musée de Brest,
 1977 ; Signe de terre,
 musée de
 Brest, 1979 ;
 Livres d'artistes,
 bibliothèque
 municipale et musée
 de Brest, 1990 ;
 Livre-objet, Maison de
 la fontaine et
 mairie-annexe de
 Saint-Marc, Brest.
 Expositions
 personnelles : *Encre et
 autre*, Galerie Artem,
 Quimper, 1990 ;
Papiers divers,
 Faculté Victor
 Segalen, présidence de
 l'UBO et musée de
 Brest, 1998.

Spered Gouez

Expressions poétiques de la Bretagne intérieure



On peut écrire à :

Spered Gouez
6 plasenn Gwirioù
Mab Den / place des
Droits de l'Homme
29270 Karnez/Carhaix

- N° 6 • Surgissement • Tal-Coat •
• Rencontre avec le peintre Alain Guénolé •

Spered Gouez, l'esprit sauvage

MARIE-JOSÉE CHRISTIEN

Le premier numéro de la revue annuelle Spered Gouez est paru en 1993 à l'occasion du Festival du Livre en Bretagne à Carhaix. En fait, l'idée de créer Spered Gouez a germé un an plus tôt, lorsque j'ai écrit pour le catalogue du Festival un article sur la petite édition et les revues en Bretagne. Je me suis alors rendu compte que le nombre de revues était très réduit, en comparaison du nombre d'éditeurs et d'auteurs. Les définites revues "Bretagnes" et "Poésie-Bretagne" n'étaient qu'un lointain souvenir. Jacques Josse venait d'arrêter l'aventure de son excellente revue Foldaan. J'avais déjà une petite expérience dans le monde des revues, puisque je faisais (et fais toujours) partie du comité de lecture de la revue "Interventions à Haute Voix" depuis plusieurs années et avais eu la responsabilité de plusieurs numéros. Le projet a rencontré le soutien enthousiaste des militants du Centre Culturel Breton Egin de Carhaix, organisateur du Festival du Livre. Sans cette aide sans faille, le projet aurait tourné court. C'est une convergence de rencontres et d'événements qui a permis à Spered Gouez d'exister.

Le terrain était favorable à l'émergence d'une revue comme Spered Gouez. La voie avait été ouverte par Paul Quéré et sa revue "Écritterre" qui tentait de défricher et de déchiffrer le lieu, en associant peinture et écriture et en amorçant une réflexion sur l'art et l'écrit. Le travail poétique et théorique de Kenneth White explorant le rapport de l'homme et de ce qui l'entoure, les recherches et les questionnements de l'Institut International Géopoétique ont nourri et fondé notre approche. Notre lassitude à lire des revues qui se contentent d'aligner des textes sans rapport les uns avec les autres, dont les n°1 ressemblent comme une goutte d'eau aux n°50, a fait le reste. Nous avons besoin d'un souffle vivifiant, d'une énergie pouvant rassembler nos expériences éparses. Spered Gouez n'est pas une vitrine, mais un laboratoire, une expérience en mouvement, une œuvre collective.

Spered Gouez s'est tout de suite proposé d'explorer tout ce qui constitue notre "Bretagne intérieure", d'affirmer sa géographie, ses élé-

ments, sa mémoire en tant qu'univers mental, sous le signe d'Armand Robin. Nous nous reconnaissons dans cette Bretagne universelle, non localisable, vagabonde, à la fois enracinement et errance, qui nous vient du fond de l'âme. « *L'attachement à un lieu ne doit pas devenir de l'étroitesse d'esprit, du cantonalisme. Il doit conduire plus loin, à des régions plus mystérieuses qui ne sont faites ni pour les touristes ni pour les nationalistes, car c'est dans une terre composite, loin des frontières des encerclements, que s'enracinent les êtres.* » (Spered Gouez n°5). Spered Gouez ne s'attache pas à décrire tel ou tel paysage ; Spered Gouez est « *à la recherche de ces lieux où se tissent les mythes, non pas vus de l'extérieur mais sous nos pas-mêmes* » (SG n°1). André Breton a dit que "l'œil existe à l'état sauvage". C'est l'esprit même que nous voulons faire exister à l'état sauvage. Il nous suffit de regarder le monde d'une manière "autre", de nous ouvrir « *au-dedans et au-dehors* » (SG n°7), de cesser d'entretenir la confusion entre Art et Divertissement. La complicité du regard et de l'esprit permet d'approcher une véritable connaissance, de « *retrouver une énergie qui répond à une véritable et impérieuse nécessité intérieure* » (SG n°7).

Jamais nous n'avons disposé d'autant d'accès à la connaissance et jamais nous n'avons été aussi absorbés et débordés par la surface des choses et l'à-peu-près. Il nous a donc semblé indispensable de replonger dans les écrits et les œuvres de nos prédécesseurs, sans nous engluer dans une quelconque nostalgie passéiste. Leurs interrogations résonnent en échos et deviennent nos textes fondateurs. Nous avons appelé cette partie "Sources". Dans chaque numéro, elle est conçue comme une partie d'un triptyque : Robin, Saint-Pol Roux et Segalen, puis Gauguin, Tal-Coat et Tanguy et prochainement Yann-Ber Kalloc'h, Anjela Duval et Anne Louarn. La mémoire, qui doit rester et résister au siècle, caractérise notre culture. Elle nous permet de renouer avec une vision de l'avenir. Or on voudrait nous faire vivre culturellement dans un temps attaché à l'immédiat, à l'efficacité et au refus ludique de la mémoire, dans une combustion immédiate.

Spered Gouez publie également dans presque chaque numéro un dossier intitulé "rencontre avec..." présentant un peintre, plasticien, sculpteur ou auteur d'aujourd'hui. Il y a eu des rencontres avec le sculpteur Chan-Klod Talek, Geneviève Le Dilosker peintre et auteur, Youenn Gwernig en tant que poète et sculpteur, le peintre Alain Guérolé, le poète cheyenne Lance Henson.

Spered Gouez est aussi une revue où se côtoient textes en breton et textes en français. Il nous a paru évident de refléter la réalité de l'écriture en Bretagne : certains auteurs écrivent en breton, d'autres plus nombreux en français, d'autres plus rares dans les deux langues. Ces écrits ne se rencontraient que rarement. Cette séparation est complètement artificielle à nos yeux.

En 7 numéros, Spered Gouez a ainsi accueilli dans ses pages 88 auteurs dont une bonne dizaine en langue bretonne, et a permis à certains auteurs, certains artistes, certains photographes d'être pour la première fois publiés. Mais une revue est plus qu'une simple addition de textes et d'œuvres, elle crée une synergie entre les auteurs et les artistes. Chaque numéro tente de creuser davantage notre propos, d'explorer toujours plus loin notre "Bretagne intérieure". Il s'élabore autour d'un appel à textes (disponible auprès de la rédaction vers mai) qui devient le fonds commun imaginaire de ceux qui désirent s'embarquer pour l'aventure. Inutile donc d'adresser des textes s'ils ne s'inscrivent pas dans le numéro en préparation et dans la démarche générale de Spered Gouez. Un comité de lecture épaula la rédaction dans la sélection des textes, mais, pour simplifier son travail, en raison du volume important des textes reçus, je fais une présélection, en écartant textes hors-propos, fonds de tiroir et envois volumineux. Tous les textes retenus par le comité de lecture ne sont pas pour autant présents au sommaire final : j'essaie de dégager un rythme, une unité, une connivence entre les textes pour faire de chaque numéro une œuvre collective et certains textes n'y trouvent pas leur place.

"Vagabondages" qui rassemble les notes de lectures des collaborateurs occasionnels de la revue, une rubrique consacrée aux "revues d'ici... et d'ailleurs", ma chronique "Nuits d'encre" composée de mes coups de cœur pour des ouvrages pas forcément liés à l'actualité de l'édition. Les préférences de la rédaction vont surtout à des ouvrages publiés par des petits éditeurs, à des livres dont la presse parle peu ou pas du tout. Ponctuellement, il y a des articles sur des peintres (Georges Le Bayon dans le dernier n°), des troupes de théâtre (Strollad ar Vro Bagan dans le n°5), des informations diverses. Ces pages nous semblent indispensables. Elles sont le lien entre la rédaction et les lecteurs, mais aussi le trait d'union entre lecteurs, auteurs, éditeurs et autres "acteurs" de la vie culturelle, qui sont souvent dans des univers cloisonnés. Spered Gouez y laisse aussi en suspens bien des débats et des interrogations que notre rythme annuel ne nous permet pas d'approfondir. Notre revue est avant tout une revue de création

littéraire et artistique mais en filigrane on y rencontre des questions fondamentales sur l'identité culturelle, les rapports entre l'enracinement et l'universalité, les frontières, le dedans et le dehors, les rapports entre les différentes catégories de la connaissance... La démarche de *hopala !* (anciennement *noir/blanc*) est à ce titre salutaire et vivifiante. Elle sera probablement un apport essentiel et accompagnera les explorations de Spered Gouez. La naissance de *hopala !* (*noir/blanc*) montre que nous avons à présent besoin de réfléchir et de jouer avec le débat d'idées, que nous n'avons plus peur des chemins théoriques et critiques, que nous sommes prêts à dépasser les cloisonnements artificiels imposés par le prêt-à-penser ambiant, que nous entrons dans une période plus féconde et stimulante. Spered Gouez ne pourra qu'en retirer des apports bénéfiques pour les numéros à venir.

La rédaction de Spered Gouez est une équipe de bénévoles passionnés et parfois un peu débordés. Nous nous occupons de la revue pendant nos loisirs et nos congés. Nous bénéficions par bonheur de l'aide technique et logistique du Centre Culturel Breton Egin de Carhaix, du savoir-faire et de la pugnacité de ses militants, de son matériel et de son personnel salarié également. Mais la diminution draconienne des subventions de fonctionnement à Egin et à Ti Ar Vro par le Conseil Général du Finistère cette année risque de mettre en péril cet équilibre fragile. Il nous est pourtant impossible de demander à l'équipe bénévole d'accorder plus de temps aux tâches matérielles indispensables au fonctionnement, sans nuire au travail de conception, d'élaboration et au contenu de la revue. La revue est aidée financièrement par Le Festival du Livre en Bretagne et ses partenaires, ainsi que par la Drac et l'Institut Culturel de Bretagne, pour certains numéros. L'équilibre financier est toujours périlleux, même après huit années d'existence.

L'avenir de Spered Gouez est donc précaire, lié à des contraintes que nous ne maîtrisons pas. Nous souhaitons bien sûr continuer l'aventure. Nous avons encore bien des projets.

Quimper, le 10/04/1999

Marie-Josée Christien
est directrice de la
revue *Spered Gouez*.



Culture invitée : la Corse

Quand le chant se fait mémoire

JEAN CLAUDE ROGLIANO



À deux siècles d'ici, Gênes usait ses forces à occuper notre terre. Une occupation de cinq cents ans de moins en moins confortable à force d'embuscades et autres infortunes. L'homme qui la nous barrissait de son joug s'appelait Paoli. En même temps, il la dotait d'une monnaie, d'une imprimerie, d'une université et de mille autres choses tendant chacune à rendre l'homme plus libre.

Mais surtout, il lui donnait une constitution démocratique.

Sa renommée courait de capitale en capitale, jusqu'aux Amériques où des villes aujourd'hui portent son nom car, pour modèle de sa constitution, c'est celle-là que le Nouveau Monde avait prise.

En 1762, dans un ouvrage qui faisait fureur, il était écrit : "J'ai le pressentiment que cette petite île étonnera l'Europe". L'auteur était Rousseau, le livre, *Le Contrat social*. On se prend à songer à ce qu'aurait pu être le destin de cette nation, jeune de quatorze années, si une autre conquête n'en avait éteint le rayonnement.

Le quinze mars 1768, le traité de Versailles en déguisait la vente : lassée par les revers que lui faisaient subir ses habitants, Gênes cédait au pays voisin cette île qui ne lui avait jamais appartenu.

L'année suivante, par un joli mois de mai, en un lieu appelé Ponte Novu, il était démontré que douze mille insulaires qui défendaient leur patrie et une certaine idée de la liberté ne pouvaient venir à bout de quarante mille soldats débarqués sur leurs rivages.

Pour nous tous, à l'école, cette défaite-là ne figurait sur aucun manuel scolaire. Seuls y avaient droit de cité Alésia, Waterloo, Camerone... En n'osant s'aventurer au-delà de l'histoire réglementaire, nos instituteurs ne pouvaient imaginer la démesure de malentendu qu'ils contribuaient à mettre en place. Considérée comme un gage de stabilité, on eut le tort de croire que l'ignorance d'une réalité ne pouvait que se bonifier avec le temps. Par une ironie de cette histoire interdite, ce sont les plus "ignorants" d'entre nous qui nous la firent découvrir. Ceux-là, se réfugiant dans ce qu'ils prenaient pour le passé, risquaient à la sauvette quelque chanson épique ou quelque polypho-

nie rescapée de l'oubli, honteux de posséder un art de chant unique au monde.

Contrairement à nos maîtres racornis dans le formol de leur savoir, eux, grâce auxquels nous avons fini par apprendre les premiers rudiments, ne portaient ni guêtres ni cravate. Illettrés pour la plupart, ils écorchaient le français couramment quand ils se risquaient à le parler. Mais dans leur langue, ils employaient la concordance des temps et allumaient des floraisons de mots, sans même se douter que, pour nous, chacune de leurs phrases était incantatoire. Il n'y avait pas de livres car les livres, c'étaient eux et notre histoire, nous l'apprenions à travers leurs chants improvisés.

Suspendus à leurs rimes, nous revivions les péripéties de cette étonnante défaite qu'on avait pris tant de soin à nous cacher : les troupes du comte de Vaux refermant leur tenaille... les mercenaires autrichiens si disciplinés et si obtus... les canons Gribauval qui tonnent, et "font merveille"... ce pont où, composée de morts, de blessés courant s'entasser sur les morts, une barricade s'élève... Et surtout... Surtout ! en dessous... cette armée de cadavres qui passe, portée par les remous d'un torrent écarlate...

On avait aussitôt fermé l'université, l'imprimerie, détruit tout ce qui pouvait rappeler les rêves et les espoirs d'une nation à peine éclos.

Mais, avec leurs vestes de velours décolorées et leurs pantalons rapiécés au cul, charretiers-ménéstrels, forgerons d'épopées, bergers de hautes nuits, à travers leurs récits, restituaient les fragments d'une vie antérieure qui nous revenait de droit. Et le sang dilué dans les eaux de ce fleuve, parce qu'il était celui de nos pères, aujourd'hui, retrouvait le chemin d'autres veines.

Ces survivants du bout de la mémoire, en nous rendant notre passé, ne savaient pas quel tumulte il déchaîneraient. Eux, auxquels un loyalisme invétéré interdisait de l'avoir voulu, avaient été les premiers fauteurs de trouble. Ils ne revendiquaient rien car on n'avait pu réussir à les amputer de l'essentiel : leur langue, leur culture, leur manière d'être remontaient à la nuit des temps. Mais ils étaient encore là et le simple fait d'exister nous forçait à mesurer la distance qui nous séparait d'une civilisation dont nous avions été dépossédés. À imaginer ce qu'elle aurait pu être si l'on n'en avait interrompu l'évolution. Et toute une génération en mal d'identité observait ces aînés pas assez dépouillés de la leur pour la revendiquer et à travers eux, nous découvrons cette partie de nous qui nous avait été arrachée.

Les incursions barbaresques, la férule des gouverneurs génois, le

bagne de Santa Theresa di Gallura et celui de Toulon, la pacification des comtes de Choiseul et de Marbeuf, les colonnes mobiles du général Morand n'avaient rien entamé de nous. Bizarrement, ce fut quand ces siècles de saccages, de massacres, de tortures et de déportation cessèrent que nous cessâmes d'être nous-mêmes. C'était comme si, pour exister, il fallait à tout prix nous déterminer contre l'adversité, comme si pour garder notre âme, nous avions besoin de géhenne. Or, les temps avaient changé et le dernier pays à nous conquérir avait fini par remiser ses mousquets, ses gibets et ses roues à briser les humérus. Mais les bribes de notre histoire jetées à la volée au hasard de chats improvisés ou évadés des culs de sac de l'aliénation avaient suffi à réveiller la mémoire : enfouis comme des graines au fond de l'inconscient atavique, les mots avaient fini par germer. Les échos de ces voix déjà, faisaient s'élever d'autres voix pour reprendre ces chants et en faire renaître d'autres encore. Bientôt, à ceux qui n'avaient pas d'âge, se mêlaient les rimes et les paroles neuves de ceux que l'on composait. Et les hommes se souvinrent qu'avant de devenir cette terre déshéritée, cette île avait été celle des idées neuves et celle de l'espérance, le berceau de ces hommes qui, avec des années d'avance sur le Siècle des Lumières, en avaient jeté sur le monde les premières lueurs. Du marécage de l'oubli, resurgissaient ces législateurs, ces bâtisseurs d'espoir, ces humanistes qui inventaient des temps nouveaux.

Et peu à peu, le chant retrouvait sa fonction primitive. Si jamais plus, il ne rythmerait la marche circulaire des bœufs sur la terre battue des aires à blé, il s'était remis à secouer les consciences assoupies. À trois siècles d'ici, les accents de la *Paladina* jetaient nos ancêtres contre les portes de la Citadelle où se terraient Génois et notables ; maintenant, quand à la vérité s'opposait la censure, au droit la force, il surgissait de nouveaux chants qui, s'emparant de l'événement, ébranlaient les esprits confits dans une résignation confortable.

Les places des villes et les ruelles des villages les plus reculés, résonnaient de chansons qui dénoncent, mobilisent, gardent la mémoire en éveil.

Et sur les tessons de la mémoire, crevaient les baudruches de l'histoire travestie. Et à mesure que ses comtes, ses barons, ses guerriers, ses patriotes, ses mercenaires, ses soudards et ses traîtres s'étaient mis à la reconquérir, cette histoire redevenait la nôtre. Sambuccucci d'Alanlando, Arrigo Bel Messer, Ghjudice di Cinarca raccompagnaient Vercingétorix, Ganelon, Jeanne d'Arc, François Premier jusqu'aux pages des livres qui limitaient leur territoire.

Et toute une jeunesse qui, jusque là, croyait qu'une grande nation s'était emparée d'une peuplade barbare pour lui apporter La civilisation, découvrait que les barbares possédaient une constitution démocratique, quand la grande nation en était encore à la monarchie de droit divin et que, dès la fin du treizième siècle, il était des femmes qui, chez nous, avaient le droit de vote.

Un autrefois rutilant resplendissait, palpait, irriguait un avenir fossilisé.

Le chant était de toutes les revendications, de toutes les quêtes et de tous les mirages. Chaque mot était un repère, chaque rime un point de repère, chaque vers un chemin par où l'on courait retrouver cette terre qui devenait vraiment la nôtre à mesure qu'à l'inverse de la légende elle était distillée d'une population inculte et paresseuse, vivant sur une terre déshéritée aux crochets d'une mère-patrie hors de laquelle il n'était de salut, on y découvrait un peuple avec son héritage de créativité, d'humour, de croyances, de révoltes, avec ses fantasmes, ses tragédies collectives, ses banalités, ses vices et ses grandeurs... Une foule d'évidences qui donnait la mesure du mensonge qui les occultait. La mesure d'une colère, aussi, et, porteuse de fracas bousculant les idées reçues ou de lumière éclaboussant une vérité retrouvée, quelque mèche brûlait au bout de ces chansons dont chacune devenait à la fois une arme et un miroir.

Jean-Claude Rogliano est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Mal' Concilio*, le livre culte des années 70, qui aujourd'hui encore demeure l'ouvrage corse d'expression française le plus lu. À la même époque, diffusés sur Antenne 2, ses quatre films de la série *Légendaires*, produits par Pierre Dumayet, font apparaître une île hors des idées reçues et à travers laquelle, pour la première fois, chaque composante du peuple corse se retrouve. Son dernier roman, *Fiso pour un miroir*, retrace l'aventure d'un convoi humanitaire composé de Corses, échoué au cœur d'une contrée ubuesque refermée sur elle-même comme leur île, comme elle déchirée entre violence et renoncement et où, surgis d'une enfance retrouvée, rôdent les loups de leurs premières peurs.



Dessins de Batti

La Corse à cœur ouvert

ARISTIDE NERRIÈRE

Oui, sans doute suis-je beaucoup plus qu'une terre. Qu'on le veuille ou non, une terre à part, un royaume, une de ces "antides" qui aurait échappé au naufrage des mondes anciens, et qui continue d'être et d'intriguer, si ce n'est de déranger, au milieu des siècles.

Qu'importe. Je m'apparente à ces héroïnes qui ne baissent à aucun moment la tête, dût-on les chagriner, voire leur imposer je ne sais quel diktat. Or, par là, je suis davantage Antigone que Chimène. Voudrait-on me faire plier, m'inciter au reniement de mes propres attributs, que j'opposerais un "non" catégorique.

C'est ainsi. Au reste, ma propension au refus, pour ne pas parler de ma capacité à m'insurger, le cas échéant, quand les lois fondamentales de l'honneur et de la bienséance sont bafouées, ne datent pas d'aujourd'hui. Il suffit de consulter les chroniques inhérentes à mon histoire, pour s'apercevoir que j'ai le plus souvent été l'île vis-à-vis de laquelle il ne faut pas impunément recourir à la double offense de l'opprobre et de l'injustice. En revanche, lorsque les conditions s'y prêtent, il m'apparaît tout de même que je puis en retour donner le meilleur... Bref, si je devais d'un mot me résumer, je dirais que, par opposition à ceux qui me dénigrent, me jalouent, je porte toujours bonheur à ceux qui m'aiment.

Bien sûr, hormis ces quelques remarques d'ordre général, je sais que le monde actuel est en train de bouger comme jamais, et que par conséquent je me dois de lui emboîter le pas. Attendu cependant que cette nouvelle aventure, à l'aune de l'Europe, aurait intérêt à prendre en compte ce que d'aucuns nomment ma spécificité, mais que, par souci d'exactitude, je préfère appeler "mon âme".

De fait, ma virginité est telle, à la veille de ce troisième millénaire, qu'un pacte fondé sur une modernité véritablement éclairée, avant tout capable de concilier mes valeurs ancestrales avec les nécessités de l'avenir, pourrait ici plus qu'ailleurs donner d'excellents fruits. C'est en tout cas le vœu que je forme avec quelques-uns de mes fils...

Aristide Nerièrre est journaliste et écrivain

De chair et de sève

AGNÈS ROGLIANO

Lorsqu'on évoque celui qui, parti depuis trop longtemps de Corse, se trouve être déraciné au point de sembler avoir perdu la mémoire, on dit qu'"il ne reconnaît même plus la fougère", pourtant particulièrement abondante sur l'île et la plante se fait ici symbole de mémoire. Pourtant, le thème du végétal dans l'imaginaire corse est sans doute, quantitativement, moins important que d'autres, ou du moins, ne semble souvent apparaître qu'en filigrane. Ce sujet sera pour nous l'occasion de confirmer que ce qui souvent semble n'être qu'un détail n'est en fait jamais dénué de sens : chaque élément que la transmission orale a su préserver est bien souvent l'écrin d'une myriade de symboles.

Nous en avons l'exemple dans un *voceru* ; il s'agit d'une plainte chantée, improvisée à la mort d'un être cher.

Le *voceru* s'inscrit dans la thématique du conte dans la mesure où il procède de l'oral d'une part et où, d'autre part, celui qui improvise se réfère instinctivement à des gestes et à des symboles qui participent de la mémoire collective.

Les paroles de la *Balade de Guagnu*¹ ont donc été véritablement prononcées dans un contexte de deuil. Elles ont été recueillies en 1930 à Guagnu, alors que Paolela Cipriana pleurait sa fille, une fiancée de seize ans.

"Après du corps de sa fille défunte, une mère s'adresse à elle afin d'exorciser l'irréparable douleur."²

Ballata di Guagnu

Eccu ma le Maddalena
Eccu la me Turturella
O la me arba barona
O la me arbaculela
Quella chi nasce di Branu
In la bocca la Misigella

Balade de Guagnu

Mais voici Maddalena
Voici ma tourterelle
O mon thym des montagnes
O mon herbe sauvage
Celle qui est née dans le Branu²
Dans les gorges de la Misigella²



Agnès Rogliano a 25 ans. Elle est professeur de lettres en Corse et achève une thèse de doctorat dont le sujet est la thématique du conte. Dans *Contes et légendes de Corse*, son premier livre — qu'elle a écrit avec son père — les croyances insulaires regagnent un imaginaire universel, et les eaux troubles où, toujours aussi monstrueuse, git la *Biscia*, sont peut-être aussi le marécage des peuples sans mémoire, ceux qu'on a amputés de leur surmatériel. C'est en tout cas ce qu'on est tenté de croire en cette île où, pour ne pas être orphelin de son âme, l'homme compose avec ses mirages.

1. Antoine Marielli & Diana di l'Alba, *Sumenti d'aqua*, C.D. Ricordu, 1998

2. Régions de Corse

Arrizzati, o Maddalena
Primenati in lu giardinu,
Chi ci hè tanti fiori sparti,
spicu è rosulu marinu.
Sensa tè li nostri fiori,
Un ghjettami odori à nimu

S'è m'affaccu à lu balconu
Vidaradghju à l'altri fora,
Ma tù im ci sarè micca,
U me fiori di la viola,
Chi sparghjicheghja l'odori
Tantu in casa com'è fora

Avà hè ghjuntu lu to babbu
Si riposa in lu salone
Vai prestu à abbraccià lu
E dumanda à sgiò duttore,
chi vuleti chi vi servi,
vuleti vinu o licori ?

Arritta la me figliola !
Mira quantellu ci hè frusteri !
Fà li entra tutti in casa,
servili igni bichjeri,
Ch'è tù la sai fà ne
E la faci volinteri

Purtate li vostri panni
O guvanelle d'avà ne
Quelli di la Maddalena,
So tutti da spacchità ne
O spiranza di la mamma
Chi ne aghju più da fà ne.

Lève-toi, ô Maddalena
Promène-toi dans le jardin,
Où tant de fleurs sont éparées,
À travers la lavande et le romarin.
Sans toi nos fleurs
Ne répandent plus de parfums pour personne

Si je m'approche du balcon
Je regarde de l'autre côté
Mais tu n'y es pas,
Ma violette
Qui ne répand son parfum
Dans la maison et au dehors

Maintenant ton père arrive
Il se repose dans le salon
Va vite l'embrasser
Et demande au docteur
Ce qu'il veut qu'on lui serve,
Veut-il du vin ou de la liqueur ?

Lève-toi ma fille !
Regarde tout ce monde !
Fais-les tous entrer
Sers un verre à chacun
Comme tu sais le faire
Et fais-le volontiers.

Emportez vos vêtements,
Ô jeunes filles qui êtes là :
Ceux de Maddalena
Qui sont préparés ici.
Ô espérance de la mère
Qui n'a plus rien à en faire.

Dans cet exemple, les paroles de la mère donnent au texte un aspect fantastique : on observe en effet une métaphore filée au cours de laquelle elle semble vouloir imaginer sa fille encore vivante. C'est à ce moment-là que se situe le fantastique et que la *métaphore* semble être en fait *métamorphose*.

Dans un premier temps, la mère nomme sa fille *Maddalena*,

mais très vite, dès le deuxième vers, elle devient *turturella* (tourterelle) : cette métaphore animale va au-delà de l'expression de l'amour de la mère qui fait sans doute inconsciemment référence aux fiançailles de sa fille. On sait que la tourterelle est le symbole de l'amour et de la fidélité conjugale. Il est un proverbe corse qui dit :

"Bienheureux ceux qui depuis leur mariage sont toujours amoureux comme la tourterelle."

En évoquant sa fille par cette métaphore, la mère la situe toujours dans une symbolique de vie : Maddalena va se marier, c'est une tourterelle, elle va être heureuse. Mais très vite, il y a une régression dans cette symbolique de vie. La tourterelle devient *arba barona* (le serpent). La métaphore animale devient végétale et le restera. Cette évolution symbolise la prise de conscience de l'irrévocable. En outre, le romarin est symboliquement lié à la mort et il en sera de même pour les autres fleurs de la suite du *voceru* : *arbaculella*, "herbe souple" ou "herbe sauvage" peut aussi signifier "collier de fleurs", termes qui évoquent aisément la couronne dans ce contexte-là.

Dans le second couplet, la mère exhorte sa fille à se lever pour se promener dans le jardin, à travers la lavande et le romarin.

"spicu e rosulu marinu"

On a cette fois un rapprochement entre la jeune fille et ces plantes et cette fois encore on remarque que cet élément végétal n'est pas pris au hasard. En effet, on sait que, sacrée dans l'antiquité, des couronnes de romarin étaient tressées et déposées sur les tombeaux car son feuillage persistant évoquait l'immortalité et on attribuait à son parfum la qualité de conserver les corps.

De plus, l'allégorie du romarin associé à la lavande symbolise la chasteté. En effet, le bleu de ses fleurs est associé au bleu attribué à la robe de la Vierge. Cette métaphore correspond bien au contexte du drame puisque Maddalena est morte juste avant son mariage.

Par la suite, l'évocation du jardin souligne bien la métamorphose de Maddalena en fleur. Maintenant qu'elle n'est plus dans ce jardin, ses semblables sont en deuil et ne répandent plus leurs parfums.

La mère parle ensuite de son enfant comme d'une violette ; une fois de plus on constate qu'il s'agit symboliquement à la fois d'une fleur funéraire et de la représentation métaphorique de la jeune fille : ce dernier symbole apparaît lors d'une fête sarde, la *sartiglia*, au cours de laquelle un cavalier masqué bénit la foule avec un bouquet de violettes

appelé la *nina* (littéralement "la petite" ou "la jeune fille").

La fin du *voceru* fait référence à une coutume qui consistait à distribuer les vêtements du défunt à la communauté villageoise. Dans ce couplet, il n'est apparemment plus question de fleurs et c'est par son prénom que la jeune fille est évoquée : à présent, la mère a consciemment réalisé la mort de sa Maddalena. Cependant, l'évocation de cette coutume présente en filigrane la métamorphose de la jeune fille : la fleur est morte et ses pétales, symbolisés par les vêtements, sont éparpillés aux quatre vents.

Ce *voceru* présente donc bien un exemple de métamorphose en fleur, symbole d'un prélude à une autre vie.

On signalera que la mise en musique de *La Ballata di Guagnu* est particulièrement émouvante dans la mesure où elle semble renforcer la signification symbolique de la métamorphose en fleur. En effet, la musique composée par Antoine Marielli exclut tout débordement pathétique et semble plutôt être celle d'une berceuse évoquant la renaissance dans une autre forme de vie.

Cette transformation symbolique de la mort en fleur est présente partout dans l'imagination collective. C'est celle que Baudelaire exprime dans *Une Charogne* :

"Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir."

Toujours pour ce thème nous avons un exemple du même type dans *Mal'Concilio*, lorsque les personnages découvrent la charogne de Demonio, un énorme sanglier :

"Là où gisait Demonio, une tâche noire semblait bouillir sur la neige. C'étaient les corbeaux qui, éventrant le suaire avaient redécouvert le cadavre. [...] Serrés les uns contre les autres, ils sautillaient autour de la carcasse dans un obscur fourmillement.

À notre approche ce fut le brutal épanouissement d'une fleur d'épouvante : dans une explosion de nuit, de claquemets d'ailes et de croassements, les corbeaux jaillirent vers le ciel puis, se dispersant, s'abandonnèrent brusquement à leurs ailes étendues."³

Plus qu'un détail ornemental de l'imaginaire corse, le végétal est donc bien un élément symbolique qui porte la mort à la vie dans un cycle éternel où la sève irrigue la mémoire.

3. Jean-Claude Rogliano, *Mal'Concilio*, Belfond, Paris, 1980.

La Corse en cinq titres

PAR J.-C. ROGLIANO

Disques

Chè dinù... (Il y a aussi...) *Canta u Populu Corsu (Le Peuple Corse chante)*.

Lien entre le passé et le présent de leur terre, avec leur manière de chanter la quête d'identité, de dignité et de justice de tous les peuples en lutte, ils sont entrés dans la légende.

(Edition production RICORDU, 20129 Bastelicaccia)

Canti e musica tradiziunali di l'isula di Corsica. (Chants traditionnels de l'île de Corse) *Caramusa*.

Ils restituent les éléments épars d'une civilisation de la mémoire qui, à travers leurs chants et leur musique renaît, fantastique.

Edition production RICORDU, 20129 Bastelicaccia

Sumentu d'acqua. (Semences d'eau) *Diana di l'Alba*.

Avec des instruments d'aujourd'hui ou tirés de la nuit des temps, toute la magie de la Corse qui chante et qui danse.

Edition production RICORDU, 20129 Bastelicaccia

Livres

L'histoire de la Corse. Robert Colonna d'Istria.

D'incursions barbaresques en occupation génoise, de conquêtes en rébellions, les heurs et malheurs d'une île écartelée entre ses réalités et ses mythes.

Editions France Empire, 13 rue Lesueur, BP 321-16, 75767 Paris cedex 16.

E in più di què... so Corsu ! (Et en plus de ça... je suis Corse). Batti.

Recueil bilingue de bandes dessinées et de dessins de presse parus dans le *Journal de la Corse*. De l'humour en feu d'artifice au fil d'une année (presque) comme les autres.

Editions Albiana, 4 rue Major Lambroschini, BP 83, Ajaccio Cedex 1.

Afin de permettre à nos lecteurs de poursuivre la découverte de la culture invitée, nous invitons l'un des auteurs du dossier «culture invitée» à choisir cinq titres. Pour la Corse J.-C. Rogliano s'est prêté au jeu.



12/15

Pé 92

Yves Plusquellec
 Sans titre
 Linogramme et crayon
 de couleur, 1992
 (18,9 x 19,9)

Impressions

Authentique fraternité

"La main du Seigneur s'abattit sur moi. Il me fit sortir en esprit et me déposa au milieu de la plaine, qui était pleine d'ossements. Il me fit circuler au milieu de ces ossements qui gisaient innombrables sur la surface de la plaine", écrit le prophète Ezéchiel. Il est probable qu'aucun Seigneur n'a abattu sa main sur Denis Rigal pour le mener quelque part. Il n'empêche que les visions que propose le plus souvent Rigal dans *Fondus au noir* se réduisent (il s'agit très exactement de réductions) à des natures mortes, du moins plus mortes que vives, des tableaux de chasse ou de pêche ; il y a une très impressionnante présence (?) de la chair ouverte, lointaine, piochée, déchirée, viande ou cendre, qui ne se lèvera plus. *Ce grand requin mort / halé sur le rivage, un massacre de mouton dans la bruyère, poissons blêmes à fond de barque, les chiens dévorent, les chasseurs clouent au linteau les pieds des bêtes rousses, jettent les entrailles aux chiens / sanglants* ; il y a également, tout au long de l'histoire des hommes, *ce cri blême / peint sur un linceul, la fureur imbécile et guerrière*. Il faut lire là-dessus le magnifique et terrible poème intitulé "Combaneyre" que Rigal dédie à la mémoire de son grand-père

auquel la bouche à feu et la poigne sans nom / (...) fait bouffer la boue dernière / (...) éclate le crâne, à 20 ans, 1915.

Denis Rigal, *Fondus au noir*, Éditions Folle Avoine.

À ce point d'enfouissement dans une minéralité inerte et quasi-abstraite, le lecteur en vient à se demander vertigineusement si la mort n'a pas déjà eu lieu. Ne sommes-nous pas déjà dans l'outre-tombe ? Qu'est cela qui se trouve sous nos yeux ? Y avait-il quoi que ce soit avant ? L'obstiné totémique saumon va y voir, mais il monte au désert : de rien à rien. Qu'est-ce donc la vie ? un lapsus, une erreur, pas un don en tout cas... Cette lucidité acharnée — appelons-la stoïcisme — n'implique ni la dérision nihiliste, ni les crachouillis anti-humanistes post-modernes, l'indifférence "aristocratique" ou la posture. Pour qui sait lire au-delà des mots qui désoissent, ce qui s'inscrit au profond de ces textes c'est une morale de l'authentique fraternité.

Et si la vie est accidentelle, le sont aussi les petits bonheurs (il y en a), l'homme modeste et nu pousse ses petits feux tenaces, crépusculaires, dérisoires (admettons) ; le monde alentour que l'on creuse pour mourir est comme la mer, *ce gueuloir / cet orateur vociférant des finitudes*. Ôtons vociférant et nous avons Rigal, *quelqu'un sur le pont qui tremble, qui essaie de parler, d'inscrire sa rage blanche, d'avoir le mot pour rir* (il y a dans *Fondus au noir* de ces calambours comme la foudre). Rigal essaie, implacablement et cela est bon parce que cette parole laconique et rugueuse a aussi, en

dépit de tout, ses variations apaisantes, ses fluidités inattendues, ses moments de grâce. Il ne faut pas chercher dans ces poèmes d'acrobaties rhétoriques à-la-mode, des artifices, des démantibulations "expérimentales" ; il s'agit d'une écriture rigoureuse jusque dans ses ruptures et ses synopses, classique (non pas académique) jusque dans ses débordements, frontale et limpide avec ce qu'il faut d'énigme, mais sans détours ni rien d'oblique. Il faudrait aussi commenter l'exactitude stricte du lexique, la vérité savante du montage et des rythmes. Il faudrait...

Fondus au noir rassemble des textes écrits de 1981 à 1994. C'est dire la férocité du tri. La qualité est sans doute à ce prix et c'est pourquoi Rigal est auteur (trop) rare. Il faut en profiter pour lire et relire ce recueil, et féliciter au passage Yves Prié (qui a publié simultanément un choix bilingue de poèmes de l'irlandais Derek Mahon traduits par Rigal et Jacques Chuto sous le titre de *La veille de nuit*) de faire la résistance.

François LAURENT

Haïku (adarre !)

Le haïku, ces quelques mots qu'aimante un noyau saisonnier sur un rythme de dix-sept syllabes, est un mode d'expression et une pratique socio-culturelle qui se maintiennent au Japon avec une grande constance depuis trois

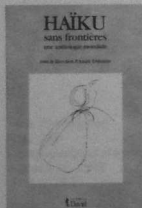
siècles. C'est peut-être que ce genre a quelque chose à voir avec "l'acte poétique pur" qu'évoque Mircéa Eliade dans son étude sur le chamanisme et les techniques d'extase.

Dans sa simplicité apparente, son intensité dans la brièveté, le haïku est enfant de l'instant. Dépouillé de tout sauf de l'essentiel, il ne consiste rien de notre sensation complexe et abstraite qu'est la durée. Les compositeurs de haïku acceptent donc que l'idéal de leur existence soit la flamme de l'éphémère. Né de l'expérience de l'instant, le haïku réussi crée l'instant : "Il faut exprimer immédiatement toute vérité qui se révèle, avant que la lumière ne s'éteigne" disait déjà Bashô, un grand maître du genre.

Par delà le temps et l'espace, cette forme poétique héritière de la société féodale japonaise semble en concordance avec la sensibilité contemporaine, ce qui explique qu'elle s'adapte et se répande actuellement dans le monde entier.

Ce genre tellement court, tellement elliptique exige que chaque mot compte. Trouver le mot juste est donc une question de vie ou de mort pour un haïku. La rareté des moyens ne permet aucun rattrapage. Pour le lecteur, c'est-à-dire pour celui qui en définitive fera vivre ou non le poème, le jugement se fait d'un coup d'œil.

Est-ce à cela que le haïku doit son succès mondial ? "L'effet haïku" est impressionnant lorsqu'on ouvre l'ouvrage d'André Duhaime, ce Québécois tenace



Haïku sans frontières, une anthologie mondiale sous la direction d'André Duhaime, Éditions David, 1998, Orléans (Ontario) Canada.

qui, grâce aux facilités de contacts planétaires qu'offre Internet, a rassemblé des haïkus du monde entier dans une anthologie. Patiemment, pays après pays, André Duhaime a consulté des correspondants, échangé avec des spécialistes et a collecté, après un travail de traduction considérable, les œuvres d'environ deux cents poètes de haïku de vingt langues différentes et de vingt-six nationalités.

Cette œuvre gigantesque donne une idée quasi-encyclopédique de ce que le haïku emprunte à la sensibilité de chaque culture, de chaque personnalité, pour devenir chaque fois une expression poétique originale. Loin des délires fumeux sur l'école du bouddhisme Zen, auquel on raccroche parfois le haïku, cette extraordinaire anthologie de poèmes courts — la première en français — foisonne en trouvailles de toutes sortes où la fraîcheur d'âme, la dextérité, l'émotion et surtout l'humour des auteurs se mêlent aux surprises du lecteur. Celui-ci mesure ainsi l'impact de la poésie courte inspirée du haïku sur des pays aussi divers que la Bosnie, l'Australie, le Brésil ou... la Bretagne, représentée par les fouguesuses compositions de Rozenn Milin, une jeune et talentueuse poétesse de langue bretonne.

Mais ce qui frappe encore davantage, en parcourant ce gros livre, c'est que la diversité des cultures n'empêche pas de retrouver dans chaque poème l'unité profonde de "l'esprit du haïku" si présent dans l'humilité et la bienveillance au quotidien, unité pro-

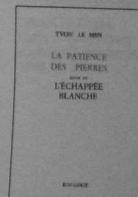
fonde d'un élan vital qui s'est emparé d'une forme nouvelle pour témoigner encore et encore des perpétuelles métamorphoses de la vie.

Alain KERVERN

La métaphysique tranquille d'Yvon Le Men

D'Yvon Le Men, on avait conservé le souvenir attendri d'un poète lyrique et militant. Une façon de voix révoltée de ces années soixante-dix, généreuses parfois jusqu'à l'aveuglement et qui clamaient si haut leur détestation du monde comme il va. Tout se passait donc comme si Le Men, engagé et enragé, n'avait pas su tout à fait échapper à la gangue de son temps, s'était le plus souvent laissé englué à la grande protestation, aujourd'hui un peu désuète, de cette époque frondeuse.

Demeuraient pourtant les mémoires mêlées de ce jeune homme doux et farouche disant fouguesusement ses textes au micro de rassemblements populaires, politiques ou syndicaux, parfois festifs, de cet acharnement à tenter l'aventure hautement improbable de la poésie devenue métier à part entière, occupation pleine, au quotidien ; d'un fort sentiment régionaliste enfin, généreux lui aussi, mais condamnant peut-être le poète à un relatif enfermement, le risque d'une écriture proche du mot d'ordre, du slogan, et par là un peu appauvrie.



Yvon Le Men, *La patience des pierres* suivie de *L'échappée blanche*, Rougerie, Mortemart, 1995, 60 FF.

Cela n'est point dans le recueil d'aujourd'hui. Certes, la Bretagne reste la terre d'élection d'Yvon Le Men et son éternelle matière à poésie. Mais dépourvue dans *La patience des pierres* de tout folklore superficiel — ou de la pesanteur de son contraire — elle s'impose dans la seule grandeur qui lui convienne : celle d'un monde rythmé par la déclinaison lente de la terre et des pierres, de la mer et du vent : *Il y avait / ces murs de pierre / où le vent se brisa / sur les rêves // des hommes venus / de l'autre côté / des siècles // et de la mer.*

L'échappée blanche dit avec plus de gravité encore une cantilène de mort, ce jeu de longue patience. Yvon Le Men a lu Guillevic, cite quelques vers élégiaques de *Sphère* : *J'ai appris qu'une morte / Soustraite, évanouie, / Peut devenir soleil.* Et surtout souscrit de plein droit à cette tragédie en tous lieux sous-jacente qui commande et justifie la parole de l'auteur de *Terraqué*. Travail de la lenteur et du deuil, cette poésie qui questionne la mort, l'interroge encore, la quête, désire l'exténuer. À cet effet, Yvon Le Men instaure une poétique du moindre mot, art de la brièveté et économie de moyens qui tient du dépouillement, de l'ascèse, parfois peut-être du renoncement. De là ces fragments comme déposés à eux-mêmes et tout raidis de rigueur, de là encore cette attention scrupuleuse aux objets de nature, à la perte des choses et des êtres, à toute finitude enfin, noyée de chagrin : *j'étais // comme la mer/ le*

ciel / le pommier dans le pré / le fruit dans le creux de la main / comme ceux qui longent la journée / en longeant la rivière et son cours // il y a longtemps de cela / maintenant les mots sont achevés // cela s'est dissous.

Ainsi, le travail d'Yvon Le Men, hier *Chant mensuel* dressé comme un étendard blanc et noir à l'assaut d'un ordre social injuste et délétère, devient avec la maturité une manière de métaphysique tranquille et, mi-horrifiée, mi-saisie, cette délibération existentielle — maintenant et à l'heure de toute mort.

Alain-Gabriel MONOT.

Sa vie est un enfer

Après *Mémoires d'un paysan bas-breton* (cf. *noir/blanc* 1, pp. 85-87), voici, du même Déguignet, *Rimes et Révoltes*, un recueil de poèmes incendiaires, en français ou en breton. Dans ces variations sur le thème de la haine, Déguignet adresse à ses ennemis jurés (au premier rang desquels A. Le Braz), non pas des lettres mais des poèmes d'insultes. Si les destinataires changent, la rage de l'auteur est partout la même, aussi les mêmes vers en alexandrins rimés sont-ils souvent repris d'un texte à l'autre. Le moins qu'on puisse dire est que Le Bigouden, comme il en convient lui-même, ne donne pas dans la dentelle :

*J'oubliais de vous dire que j'ai en mauvais vers
Fabriqué pour vous tous d'admirables enfers.*

Où vous êtes placés chacun en sa posture



Jean-Marie Déguignet (1834-1905), *Rimes et Révoltes*, Blanc Sillex (3, av. de Kerdrézec, 29200 Quimper), 1999, 96 p., 78 FF. (Distr. Diffusion-Breizh).

*Convenant aux canailles, rebuts de la nature.
Cela est fait en breton et en plusieurs poèmes.
Plus ou moins horribles et brochés d'unathèmes.*
"Encore un morceau pour le professeur Le Braz"
(p. 63)

J.Y. L.D.

Besoin de poésie

D'emblée, *noir/blanc* disait le besoin qui est le nôtre de débat et de poésie, le besoin de nier la fausse dichotomie entre poésie et débat. *hopala !* réaffirme ce pari pour nous essentiel. Et comme un écho dans la nuit nous arrive un livre qui réalise mieux que nous n'osions l'espérer cette alchimie essentielle. "Cafés et autres lieux d'amour" : on ne pouvait rêver meilleur titre pour ce recueil de quelque cinquante-cinq textes si lisibles, si hautain[s], si accessible[s], qu'on se demande comment on en est presque arrivé à oublier qu'entre l'hermétisme qui se fait passer pour la poésie et la chanson qui, sauf exception, tente vainement de suppléer à notre manque de poésie, il y avait place pour une vraie parole, une vraie musique, discrète comme l'amitié que voue également Le Gouic à ces lieux amis que sont les cafés et les hôtels pour qui sait écouter et regarder et rêver en compagnie. Ces tableaux et portraits croisés de gens et de lieux croisés en route composent un hymne passionné et mesuré à l'amitié définie comme la simple joie d'être là, ou d'avoir été là, ensemble. Sa faculté à nous émerveiller n'a d'égale que la faculté des poètes obscurs à

s'émerveiller d'autres poètes obscurs ! dont il s'étonne dans la suite d'aphorismes qui clôt le livre, intitulée "d'un rendez-vous manqué avec un jeune poète", que dans sa modestie il imagine lui-même sans doute, ou un autre lui-même. De cette lettre à un jeune poète (comme du reste), il faudrait tout citer. On se contera de deux aphorismes pour donner envie à d'autres de pousser de toute urgence la porte de ces cafés poétiques :

Tout a été dit. De toutes les manières. Il manque encore la tienne.

Un poète se reconnaît, non pas à sa façon de placer les mots, mais de les déplacer.

J.Y.L.D.

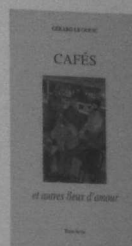
Nous avons reçu

Le noir et le blanc, le texte et l'image, le français et l'anglais se chevauchent et s'entrecroisent pour composer un bel hommage graphique aux choses et aux gens d'Irlande.

hopala !

La musique rêvée des anges

La valse des monstres, Rue des cascades, Le phare, trois albums, trois songes d'émotion. Qu'il nous livre les déboires quotidiens avec "la dispute", "la crise", "la rupture", des tragédies



Gérard Le Gouic, *Cafés et autres lieux d'amour*, Telen Arvor, 1999, 79 FF.



Malo Bouéssel du Bourg & Daniela Jordanova, *Feuilles d'Irlande / Echoes from Ireland*, trad. anglaise Marie-Noyale Héron, Art production, 1999, Coop Breizh, 98 FF.

humaines avec "la noyée" ou les joies simples du "banquet", des "jours heureux" ou de "soir de fête", Yann Tiersen nous fait vibrer. Il nous transporte d'états d'âme en petits bonheurs au travers de cette musique qu'il manie si bien. Compositeur et musicien, ce brestois se révèle être le nouveau venu sur lequel il va falloir compter pour les années à venir. Déjà plébiscité par Eric Zoua pour lequel il a signé la musique de la vie rêvée des anges et prochainement compositeur pour Téchiné, Yann Tiersen a réuni en ouverture des dernières Transmusicales de Rennes les grands noms de la jeune scène française, à savoir Dominique A, François Breut, Bertrand Cantat (Noir Désir), les Têtes Raïdes, etc., et l'irlandais le plus en vogue de la pop music, Neil Hannon (Divine Comedy) pour un concert représentatif de ses talents. Saltimbanque des temps modernes, Tiersen marie instruments classiques (violin, violoncelle, piano, clavecin), instruments folkloriques (mandolines, banjo) et objets courants (marmites, casseroles, vélos, machines à écrire) et crée par enchantement un univers onirique dans lequel il nous invite à entrer les yeux fermés. S'il utilise peu les mots, les chansons "Rue des Cascades", "Monochrome" ou "les bras de mer" sont de vrais trésors mélodiques où les paroles offrent par leur simplicité un panorama de nos heures quotidiennes : *Sometimes I search an event or something to remember, but I've really got nothing in mind. Sometimes I open*

the windows and listen people walking in the streets. There is life out there. (Monochrome).

M.L.



Yann Tiersen,
Le Phare, 1997

Dans le n°1 de noir/blanc, Ned Thomas écrivait : "Ce que les auteurs avancent, ils l'avancent pour provoquer le débat ou pour vérifier l'exactitude de ce qu'ils avancent. La meilleure chose qui puisse arriver est que l'article suscite des réactions". C'est dans cet esprit que nous lançons la rubrique "la balle au bond". D'un numéro à l'autre, nous espérons ainsi engager véritablement le débat, poursuivre et affiner, par lecteurs interposés, la réflexion engagée sur les aspects de la culture bretonne que nous avons décidé d'aborder.

À vos plumes !

hopala !

À propos de République et différence*

Erwan Vallerie à J.-Y. Le Dizez

Les deux articles de J.-Y. le Dizez et A. Lincoln sont importants parce qu'au cœur de ce premier numéro ils posent clairement le débat crucial : la république et la différence. Que donc ils donnent son sens à votre entreprise. Or la tentation est permanente pour des intellectuels bretons d'esquiver le débat, pour rester fréquentables, pour ne pas se faire d'emblée éti-quer et marginaliser par ce que Régis Debray, avec son sens inné des vraies valeurs, appelle la haute intelligentsia. Et donc de se réfugier dans un bretonnisme de décor qui est la version moderne (tout à fait florissante) de la littérature régionaliste : sous ce rapport, ne lui déplaise, Michel Le Bris est un bel exemple d'écrivain régionaliste. Ce n'est pas affaire de talent, mais de position. La vôtre est juste.

Pour autant, j'ai du mal à avaler votre profession de foi républicaine. D'autant que si je me laissais aller à la mesquinerie de n'y voir qu'une habileté tactique, ou un effarouchement devant votre propre audace, votre Avertissement (" le beau nom de république ") me démentirait.

Toute l'astuce (je pèse ce mot) de l'idéologie française est d'avoir confondu sous le même terme trois principes indépendants :

— la substitution du mérite à la filiation dans la dévolution des charges et particulièrement la charge suprême de conduite de l'état ;

— la démocratie, c'est-à-dire l'égalité participation des citoyens aux décisions collectives ;

— et l'unitarisme, qui exclut toute médiation entre l'état et les citoyens.

La preuve que ces trois principes sont indépendants est que bien rares sont les ensembles poli-

*cf. noir/blanc n°1, "Éloge du divers", p. 14-34.

tiques modernes où ils se trouvent tous trois réunis (je crois même qu'on n'en trouverait pas un seul, sous bénéfice d'inventaire). Il faut donc admettre, ou bien que le système français est un modèle universel dont les autres systèmes politiques ne sont que des approches imparfaites, ou bien qu'il n'est qu'une idéologie, c'est-à-dire un discours destiné à perpétuer un certain type de société.

Et bien entendu cela fonctionne puisque toute mise en cause du principe républicain vaut immédiatement à son auteur de vouloir retourner à la monarchie. De n'être donc qu'un benêt folklorique.

Je me doute bien que vous allez me répondre que votre république n'est pas la jacobine et que précisément on peut être républicain sans être jacobin. Oui, c'est un beau mot que république, mais, depuis deux cents ans qu'il sert aux Français à se dispenser d'être démocrates et à consolider l'œuvre territoriale des quarante rois, il est irrémédiablement comoté. Vous n'en sortirez pas. Il se trouvera toujours un pur et dur pour vous rappeler que c'est la France qui a inventé la république et qu'il n'appartient pas à un petit chouan de la redéfinir. Vous en serez réduit à développer une casuistique analogue à celle des léninistes qui dans les années Soixante-dix expliquaient que la perversion stalinienne ne remettait pas en cause le communisme.

Surtout, vous vous enfermez

ainsi dans la prétendue "exception française" dont les Bretons n'ont que faire parce que le monde entier s'en fout et que l'important pour nous aujourd'hui est notre rapport au monde. Ce n'est pas vaticiner inconsidérément que de dire que l'ère des États-nations touche à sa fin. Que donc l'intégration de la Bretagne dans un état français unitaire va paraître bientôt plus que comme un intermède de deux cents ans, gros de conséquences, sans doute, mais révolu.

J'ai parlé tout à l'heure de régionalisme. Le régionaliste est pour moi celui qui croit à la nécessité d'une médiation entre la Bretagne et le monde. Qui pense son pays comme une variante locale, une réalité de deuxième rang. Qui s'engueule dans la schizophrénie de la "grande" et de la "petite patrie", quitte à habiller cette vieille ânerie d'un vocabulaire moins ringard. Permettez-moi de vous faire la réponse de Talleyrand au mendiant : "Je n'en vois pas la nécessité". Pour tout vous dire, si être Breton devait m'apparaître comme une façon particulière d'être Français, comme un provincialisme, donc, je préférerais encore oublier que je les suis, de crainte, par cette subordination consentie, de me priver de toute chance d'accéder à l'universel.

Erwan VALLERIE

J.-Y. Le Dizez à Erwan Vallerie

Sur le fond, vous avez raison et si mon article n'avait servi qu'à provoquer cette réaction, ce serait une raison suffisante pour moi de ne pas regretter d'avoir pris la plume. Cet article cependant ne peut être résumé aux idées qu'il énonce. Le choix de la forme (celle du pastiche) n'est pas le fruit du hasard. Nous avons insisté d'entendre de jeu (ne serait-ce qu'en donnant une place à peu près égale aux idées et à la création dans la revue) sur la nécessité à nos yeux de produire des textes, c'est-à-dire, si vous me permettez d'être pédant une seconde, des ensembles de mots qui sont plus que la somme de leurs constituants. C'est dans le temps de la lecture, dans le plaisir (?) qu'on y prend, que l'on peut éprouver la vérité du texte. Cette vérité, encore une fois, ne saurait se résumer à sa posture idéologique. Le "je" du texte n'est pas exactement le Jean-Yves Le Dizez de l'état civil.

Cela dit, lorsque, dans mon texte, je demande à la République de faire une place à la différence en son sein, je ne lui demande pas la charité. La connaissant, je sais que je lui demande rien moins que de cesser d'être elle-même. J'ai le sentiment de m'adresser à elle non pas en notable de l'intelligentsia venu quémander une faveur, mais d'égal à égal (le tutoiement est là pour ça : toujours l'importance de la forme, indissociable du fond). Je voudrais qu'elle comprenne qu'après le temps de la dépen-

dance, et au moment où la notion d'indépendance (comme celle d'état-nation) se vide de sens, est peut-être venu le temps de l'indépendance. Je suis sans doute plus optimiste que vous (qui a dit que l'optimiste est un pessimiste qui s'ignore ?) : la république est une chose trop sérieuse pour qu'on la laisse aux jacobins, pour qu'on leur en laisse le monopole. Elle ne leur appartient pas. Je crois que le rôle de l'intellectuel, comme du poète, n'est pas de capituler devant les manipulations du discours, aussi monstrueusement habiles soient-elles, mais de les démonter, patiemment, méthodiquement, par tous les moyens propres à l'écriture et ainsi de tenter, envers et contre tout, de donner "un sens plus pur aux mots de la tribu".

Jean-Yves LE DIZEZ

À propos du n°1 de noir/blanc

Une revue culturelle, enfin ! comme l'écrit J.-. Momier dans le Peuple Breton. Le manque est si dramatique en ce domaine que je n'attends pas d'avoir pu jeter les yeux sur votre N°1 pour vous (et me) féliciter de ce lancement. Mes vœux les plus sincères de succès sont d'autant plus sentis que, pour avoir été de 69 à 75 premier rameur sur la galère qui s'intitulait Sav Breizh, je connais d'expérience la propension des Bretons à se comporter vis-à-vis des revues qui leur sont proposées, en purs consommateurs : il faut que ce soit beau et pas cher, libre de ton mais strictement conforme à leur point de vue, ouvert à tous sous réserve que X*** et Y*** n'y soient pas admis. Autant vous dire que pour ma part, et avant même de vous connaître, je me sens de votre bord, même si je dois découvrir dans ce que vous faites des choses qui me chiffonnent.

Erwan VALLERIE,
Vannes

Le contenu du premier numéro satisfait à la fois ma soif d'apprendre ce que j'ignore encore et mon envie de retrouver, sous la plume d'autrui, les préoccupations que je partage.

Michel DENIS,
Rennes

Congratulations on the first publication of noir/blanc. It's a very handsomely produced magazine and I've been enjoying the articles.

John BARNIE, Planet,
Aberystwyth, pays de Galles

Trugarez evit ar sêr-brav ha dreist-holl al labour-gaer evit lañsañ ar gelaouenn-se. Emichañs e tougo froñ-mat.

Tanguy QUARN,
Bemper

Enfin du bon oxygène qui prend en porte-à-faux nos idées reçues. Continuez, bravo.

Alain LE BLOA
Savigny/Orge

Szibvöl gratulálok a mind megjelenésében, mind tartalmában kiváló első számhoz. Kivánom, hogy legyen a noir/blanc az új idők Gwalarnja. [Je vous félicite de tout cœur pour ce premier numéro à la présentation et au contenu exceptionnels. Je souhaite que noir/blanc devienne le Gwalarn des temps nouveaux.]
Gant ma gwellañ soñjoù [sic],

Jozsef Kléber, Budapest
(Hongrie)

Appel à contributions

Votre contribution devra pouvoir s'insérer dans l'une des rubriques suivantes. Chaque numéro en comportera une dizaine. La longueur des articles est donnée à titre indicatif. (Essayer, cependant, de s'en tenir à un multiple de 2500 signes, soit un page *hopala ! — débats de Bretagne et d'ailleurs*) :

Actualité	réaction sur une question d'actualité (2500 à 10000 signes).
Mots clés	réflexion sur un concept clé de la culture bretonne (5000 à 15000 signes).
Identité/altérité	article sur ces notions et leurs rapports (4500 à 15000 signes).
Humour	billet polémique, satirique, etc. (2500 à 10000 signes).
Portrait	article biographique sur un personnage, breton ou non breton qui a compté (ou compte) dans la culture ou l'histoire bretonne (5000 à 15000 signes).
Économie/aménagement	article sur l'une ou l'autre de ces questions (5000 à 15000 signes).
Médias	article sur les médias (presse écrite, radio, télévision, cinéma) (5000 à 15000 signes).
Poésie	un, deux ou trois poèmes (3 pages au total).
Débat breton	vous devez être deux. La formule est celle du débat épistolaire avec au moins deux échanges (5000 à 15000 signes au total).
Nouvelle	nouvelle inédite ayant trait, de près ou de loin, à la Bretagne (7000 à 20000 signes).
Éthique et religion	article sur une question d'éthique ou de religion au sens large (5000 à 15000 signes).
Arts	article sur les arts plastiques (2 à 8 pages, y compris reproductions en noir et blanc).
Musique	article sur la musique, le chant, la chanson, etc. (5000 à 15000 signes).
Sciences	article sur une question scientifique. Les auteurs veilleront à expliquer tous les termes techniques (5000 à 10000 signes).
Environnement	article sur une question liée à l'environnement, y compris l'agriculture (5000 à 15000 signes).
Paysage	article sur le paysage, les jardins, la flore et la faune, etc. (5000 à 10000 signes).

Voyage	récit de voyage. La revue privilégiera la formule "regards croisés" : voyage d'un(e) Breton(ne) ailleurs/voyage d'un(e) étranger(e) en Bretagne, l'Autre servant à penser le Même et vice versa (5000 à 20000 signes).
Arts de faire	Article sur une pratique sociale du quotidien (habitat, gastronomie, pratiques vestimentaires, etc. (5000 à 10000 signes).
Sports et jeux	article sur un sport, un jeu, etc. (2500 à 10000 signes, y compris iconographie éventuelle).
Enfances	texte relatif à l'enfance (histoire pour enfants, article sur l'enfance, etc.) (5000 à 15000 signes).
Femmes	articles ou, plus généralement textes, accordant une place privilégiée à la question du genre (<i>gender</i>).
L'image qui parle	un document iconographique ayant trait de près ou de loin à la Bretagne (photo ou photocopie d'excellente qualité en noir et blanc exclusivement) + texte de vous inspiré par ce document (1p + 1 p. maximum).
Citation	citation surprenante ou piquante, etc. (texte court portant sur la Bretagne) trouvée dans un ouvrage français ou étranger, contemporain ou non.
Bande dessinée	4 pages maximum, en noir et blanc.
Idées d'ailleurs	article ne portant pas sur la Bretagne mais susceptible, pour une raison ou pour une autre, d'intéresser par ricochet le lectorat de <i>hopala ! - débats de Bretagne et d'ailleurs</i> .
Culture invitée	nous nous chargeons de contacter des correspondants. Vos suggestions ou collaborations seront cependant les bienvenues.
Impressions	Compte(s) rendu(s) sur un ouvrage, un disque, un film récent, français ou étranger, susceptible d'intéresser les lecteurs de la revue et accompagné de l'ouvrage ou du disque, etc. ou, à défaut, d'une photo ou photocopie d'excellente qualité (1000 à 4000 signes).

ÜRZH-PRENAÑ / BON DE COMMANDE

Ao/M Itr/Mme Dim/Mlle
 Anv/Nom.....
 Chomlec'h/Adresse.....

 a ra urzh da gas / déclare commander skouerenn a / exemplaire(s) de

 noir/blanc n°1 (mars/mai 1999) 70 L/F* (franco de port)
 hopala ! n°1 (juin/août 1999) 70 L/F* (franco de port)
 hopala ! n°2 (septembre/novembre 1999) 70 L/F* (franco de port)
 hopala ! n°3 (décembre 1999/février 2000) 70 L/F* (franco de port)
 Bouthillon, *Le Principe d'Incertitude* (Les Cahiers *hopala ! - débats de Bretagne et d'ailleurs* 1) hors-série, disponible à partir du 15/09/99.
 30 L/F *koumanantet*/abonnés
 40 L/F *ar re all*/autres
Lakit ur groaz dirak an niverenn divizet / Cocher les numéros concernés.
 Sammad/Montant de la commande : fois 70 L/F** = L/F TTC
 — 10% *distao!* / remise de 10% sur le montant total à partir de 2 ouvrages commandés
 — 20% *distao!* / remise de 20% sur le montant total à partir de 4 ouvrages commandés
Hollad da baeañ / Montant total de la commande :
 - (*distao!*/remise) = L/F TTC
Kavit amañ ur chekenn pe ur chekenn-bost e gouez hemenn HOPALA ! - débats / Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ou postal établi à l'ordre de HOPALA ! - débats.
 Sinadur / Signature :
 Deiziad / Date :
 Urzh-prenañ da gas da / Bon de commande à retourner à :
 HOPALA ! BP 27, 29470 Plougastel-Daoulas (France)
 * Sauf étranger. Union Européenne 90 FF (avec remises identiques), reste du monde 85 FF (avec remises identiques). Pour les modes de paiement, nous consulter.
 ** ou x 80 FF (U.E.) ou x 85 FF (reste du monde). Pour les modes de paiement, nous consulter.

KOUMANANT / ABONNEMENT

Ao/M

Itr/Mme

Dim/Mlle

Chomlec'h / Adresse.....

a asant da vezañ koumanantet d'ar rollemm **hopala !** / souscrit un abonnement
à la revue **hopala !**, adalek an n^{em} / à partir du n°.....

Kelc'hit ar feur, e Lur c'hall, hag ar badelezh divizet / Entourer le tarif, en
et la durée choisis :

	Normal	Soutien	Étudiants	Institutionnels (Bibliothèques)	Union Eur.*	Autres pays*
1 bloaz / an (4 n ^{em})	220	260	180	350	260	280
2 vloaz / ans (8 n ^{em})	420	500	340	680	500	540

Sinadur / Signature :

Deiziad / Date :

Chekenn pe ur chekenn-bost e gourc'hemenn **HOPALA !** / Chèque bancaire ou postal à établir à
l'ordre de **HOPALA ! - débats**.

Kasit ho chekenn da / À retourner, accompagné de votre paiement, sous enveloppe affranchie à :
HOPALA !, BP.27, 29470 Plougastel-Daoulas (France).

* Goulennit kuzul diganeomp evit an doareoù da baeañ / Pour les modes de paiement, nous
consulter.

NOTES

95

hopala !

débats de Bretagne et d'ailleurs

n° 2

Sortie
septembre 1999

Dossiers
La « dévolution » en Grande-Bretagne :
premier bilan trois mois après

Celtitude(s) (suite et fin)

Culture invitée
La Galice

*et comme toujours, la revue invitée, l'artiste invité,
de nouvelles rubriques et un courrier des
lecteurs ("la balle au bond") qu'on espère abondant.*

Achévé d'imprimer
sur les presses de Cloître Imprimeurs à Saint-Thonan
le deuxième trimestre 1999.

Dépôt légal n° 796



Yves Plusquellec,
sans titre.
Linogravure, 1992
(21 x 30,9)

10/19

K92